

Jean-Pierre Bregnard

TRAVERSÉES

roman

[illegible]

TRAVERSÉES

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2023, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds,
editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701600-6-9

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

Jean-Pierre Bregnard

TRAVERSÉES

roman



*(...) toute la différence se trouve entre les
téméraires qui croient qu'ils savent et les sages
qui savent qu'ils croient.*

J. Rostand

PREMIÈRE PARTIE

Je m'appelle Adam. Pour l'heure, je n'existe presque pas. Mais par la magie des mots et votre sens du romanesque, vous verrez, je vais vite prendre de la consistance...

Mon histoire commence au printemps, dans une ville pour moi encore inconnue. Mais je vois qu'elle entoure la pointe d'un grand lac, avec au premier plan un très haut jet d'eau...

... Je venais d'écrire ces premières lignes de mon roman quand Alice a frappé à la porte du salon. Depuis la venue des beaux jours, Alice loue une partie de ma maison maintenant que ma femme s'est éteinte. C'est une jeune femme à la beauté joviale, à qui j'ai vite proposé le tutoiement. Alice travaille comme lectrice dans une grande maison d'édition. À son déménagement, j'ai constaté qu'elle construisait

dans sa chambre des bibliothèques sur lesquelles elle empilait des caisses de livres.

— Je t'emprunte deux ou trois outils, a dit Alice.

— Prends ce que tu veux. À mon âge, je n'ai plus le cœur à bricoler.

— T'es donc si vieux ?

— Plus que tu crois.

— C'est-à-dire ?

J'ai pris le visage de celui qui n'a pas du tout envie de rigoler.

— Eh bien tu prends ton âge et tu le multiplies par quatre.

Alice a ouvert de grands yeux.

— À ce point ?

J'ai vu qu'elle m'observait.

— Et tu mesures combien ?

— Disons qu'avec l'âge je me suis bien tassé, mais je dois encore approcher les deux mètres, si ça peut te faire plaisir...

Alice est venue se placer devant moi.

— Tu travailles ?

— Je viens de commencer les premières lignes de...

— On peut voir ?

Non, je ne saurais oublier cet après-midi de printemps, quand ma jeune locataire s'est mise à lire par-dessus mon épaule.

— Ça ne ressemble pas à un roman policier, a-t-elle dit.

— Pour une fois, j'aimerais tenter autre chose. Alice m'a jaugé.

— J'espère que ce n'est pas là un de ces romans tarabiscotés qui se racontent eux-mêmes.

— À savoir ?

— Aujourd'hui, c'est un genre plutôt dépassé.

Quand Alice est retournée à ses bricolages, je n'ai plus trop eu envie d'écrire. Et cette nuit, j'ai même mal dormi. J'ai de nouveau eu ces ruminations qui m'envahissent parfois et que je ne peux interrompre qu'en allumant la télévision. Mais celle-ci m'ennuie, de même que les nouvelles du monde.

Il y a déjà quelque temps que les différents maux de la planète m'apparaissent de plus en plus comme les maillons d'une chaîne refermée sur elle-même. C'est comme si je pressentais maintenant chez les humains une force inconnue, refusant la paix et la tranquillité. Et la lueur que

j'ai toujours cru entrevoir au-devant de moi, sur un vague horizon, me semble s'estomper.

En fait je me demande si je crois encore en quoi que ce soit, tant mes pensées ressemblent à celles d'un homme perdu dans un dédale.

Mais ce matin, je me suis quand même décidé à reprendre mon livre !

Je décide de longer le lac pour aller admirer la puissance du jet d'eau. Sur place, un enfant m'explique que l'on n'arrive même pas à y glisser un couteau.

Un peu plus tard, je me mets à arpenter des rues anciennes.

Puis, j'entre dans un petit hôtel.

Au fond du hall, une vieille femme regarde la télévision en compagnie d'une bouteille de vin.

— Il me reste une chambre sous les toits, me crie-t-elle.

Par la suite, après avoir lu mon prénom, elle a un léger fou rire.

— Heureuse de connaître le premier homme de la terre ! me dit-elle.

En sortant de l'hôtel, je remonte une avenue jusqu'à un grand parc. À l'entrée, sur une grille entrouverte, il est écrit *Jardin botanique*.

*

Je fais quelques pas dans les allées avant de m'asseoir sur un banc. Toutes sortes de végétaux m'entourent, dont un réseau de petites lianes, près de moi, qui me crée un sentiment indéfinissable...

Je sors mon jeu vidéo.

*

Il faut toujours un certain temps pour que le virtuel fasse son effet. Un temps durant lequel je ne peux m'empêcher de penser qu'en dehors de mon jeu, partout dans le jardin, les choses bougent et se tordent.

Mais, doucement, je me calme et redeviens moi-même. C'est une manière de dire, car avant d'affirmer que l'on redevient soi-même, encore faudrait-il savoir qui l'on est.

À ce que l'on m'a dit, j'ai fait une dépression « post-adolescente ». Mais à présent, je vais mieux. Surtout depuis qu'un psychiatre m'a reconnu un certain génie : « Tout le monde n'invente pas, à dix-sept ans, une console de jeu parmi les plus vendues sur le marché », m'a-t-il déclaré comme s'il était connaisseur en la matière.

Mais il a aussi ajouté :

« ... Adam, pour un temps, vous devez absolument profiter de l'argent que vous avez gagné pour faire autre chose. Partez, changez d'air, sortez dans le vrai monde, sinon, vous allez vraiment finir par rester dans vos souterrains. »

*

« Sortir de mon monde » : tel est donc le message que je dois programmer en moi. Et j'en suis à me dire ça, assis sur le banc du Jardin botanique, quand une douce voix s'adresse à moi :

— Monsieur ? Pourrais-je vous demander une faveur ?

Je relève la tête et, devant moi, se tient une jeune femme qui semble sortir tout droit d'un conte : elle porte une longue robe à fleurs et son visage est entouré d'une abondante chevelure comme un réseau de fines lianes tressées.

— Vous permettez, Monsieur, que je prenne une photo de vous ?

La jeune femme m'observe en souriant.

— ... Comme vous le voyez, je suis étrangère, et mon moyen de subsistance, c'est de faire des trompe-l'œil.

— Vous voulez dire, ces peintures... ?

— C'est ça : je me promène dans les rues et, lorsque je vois un vilain mur gris, je vais rendre visite à son propriétaire pour lui proposer de peindre le vilain mur en question.

— Et vous vivez de ça ?

— Pas plus tard que ce matin, j'ai décroché une commande pour la façade d'une ancienne poste, à quelques pas d'ici. J'aimerais y peindre le Jardin botanique.

Je regarde autour de moi...

— Ce jardin-ci ?

*

La jeune femme sourit...

— Vous comprenez, lorsque les touristes parcourront les rues avec leur plan, eh bien, un instant, ils croiront avoir trouvé leur jardin...

La jeune femme s'est maintenant éloignée de quelques pas. Elle sort un appareil d'un grand sac de jute et se place devant moi pour me photographier sous différents angles.

Puis elle revient vers moi.

— Je vous remercie.

— Puis-je savoir votre nom ?

— ... Vous ne trouvez pas que c'est un peu enfantin de jouer à ces trucs-là ? se contente de me répondre la jeune femme en fixant mon jeu vidéo.

— C'est-à-dire que...

— Je m'appelle Eva, dit-elle en reculant.

Et dans ses cheveux, je perçois encore toutes sortes de mouvances.

Du jour où Alice a lu les premières lignes de mon roman, ont commencé à germer en moi des pensées entortillées, comme lorsque je pressens la possibilité d'une intrigue.

Dès le lendemain, je suis allé frapper à la porte de ma locataire et je lui ai laissé entendre que depuis que ma femme n'était plus là, je manquais de compagnie. Après soixante ans de vie passée avec l'être aimé, comment se retrouver seul ?

Alice pouvait donc, quand elle le désirait, venir regarder la télévision dans la grande pièce du salon.

J'ai encore exprimé à Alice combien sa franchise me plaisait. Puis j'ai développé un petit discours sur les relations en général, soulignant comme il était rare, et néanmoins enrichissant, de pouvoir être en désaccord avec une personne tout en restant dans l'amitié. Dire ce que l'on pense : n'était-ce pas là la clé de la bonne entente ?

J'ai aussi demandé à Alice ce qui lui plaisait dans ma maison.

— Une maison vétuste, avec un bout de jardin entouré de hauts murs en pierre de taille où bourgeonnent de jolies fleurs, et cela en plein cœur de Genève. Ça ne manque pas de charme...

Alice souriait.

— Et puis la chambre et la cuisinette ne sont pas chères...

— Très bien. Maintenant, est-ce que cela t'ennuierait, disons tous les deux ou trois jours, de continuer à lire mes pages ?

J'ai remarqué qu'Alice gardait le silence.

— C'est qu'il m'est venu une idée ! ai-je dit. Pour un roman policier !

Alice a fait quelques pas.

— Si je peux rester sincère...

— Mais bien sûr, ai-je répondu.

Et aussitôt, je suis allé chercher les dernières pages que j'avais écrites.

*

Quand je suis revenu, Alice s'était allongée sur le divan. Elle a lu jusqu'à l'épisode d'Adam au Jardin botanique.

Je la voyais qui fronçait les sourcils.

Elle m'a toisé en reposant les pages.

— Je ne savais pas que tu parlais de moi ! a-t-elle dit.

— Cela fait partie de l'idée. Alors... ?

— Alors, ça me paraît plutôt loufoque !

Lundi.

Je suis à l'hôtel depuis une semaine. Mais j'ai l'impression de connaître depuis toujours cette chambre et ce quartier.

Le soir, en regardant la ville depuis ma fenêtre, je crois être à l'intérieur d'un jeu virtuel dont je ne connaîtrais pas les règles. Dans ma chambre sous les toits, j'ai presque envie de chercher un levier caché, ouvrant sur quelque porte dérobée.

Cet après-midi, j'ai acheté un petit cahier dans lequel je résume mes journées pour me donner un peu de consistance.

Mardi

Je suis retourné ce matin au Jardin botanique sans y rencontrer de jeune fille déguisée en fleur.

Mais plus tard, en remontant une avenue, j'ai aperçu Eva au fond d'une cour, perchée sur une échelle.

Elle était vêtue d'une blouse de travail couverte de peinture et elle avait enroulé ses cheveux dans un large foulard coloré. Eva commençait à tracer sur le mur une série de fines lignes horizontales.

*

J'ai caché mon jeu vidéo dans une poche et me suis avancé.

— Bonjour, ça va comme vous voulez ?

— Bonjour, m'a répondu Eva sans interrompre son travail.

— Vous savez, j'ai repensé à votre idée de trompe-l'œil, c'est une idée intéressante...

— Les trompe-l'œil, ce n'est pas de l'art, juste un gagne-pain...

*

Je suis resté un moment à regarder les bras légers d'Eva qui se déplaçaient.

— Vous désirez peut-être vous aussi une photo de moi ? m'a-t-elle demandé.

Avant de sortir de la cour, je n'ai pas réussi à me retenir :

— Vous savez, ce jeu vidéo avec lequel vous m'avez vu l'autre jour, et bien c'est moi qui l'ai inventé.

Mercredi.

Sur le mur de la cour intérieure de la poste se détachent maintenant une série de plantes esquissées, ainsi que le banc où j'ai rencontré Eva. Ma silhouette est encore vague.

Je me suis contenté aujourd'hui d'observer tout ça de loin, afin de ne plus déranger. Mais lorsqu'Eva m'a aperçu, elle a ôté son foulard et c'est elle qui a traversé la rue. Elle m'a tendu la main avec chaleur.

— Vous n'avez pas pris votre jeu ?

En entendant ces paroles, je n'ai pu m'empêcher d'y voir un signe : c'était la première fois que je réussissais à me séparer de mon monde virtuel et voici qu'une jeune femme s'intéressait à moi.

— ... S'il y a un domaine où j'aimerais m'y connaître davantage, c'est bien la programmation,

a dit Eva. Créer des images, des personnages, tout cela doit être passionnant, non ?

— Je peux vous apporter mon jeu demain, ai-je dit.

— Vous voudriez bien m’inculquer quelques notions ? Certaines fins d’après-midi, nous pourrions aller sur la terrasse au bout de la rue ?

Eva m’a regardé bien en face et j’ai ressenti dans son regard quelque chose, comment dire, de vaste...

Jeudi.

J’ai passé la fin de l’après-midi et une partie de la soirée en compagnie d’Eva à la terrasse du Petit Blanc. Eva paraissait captivée par mes explications. À mon étonnement, elle connaissait des éléments sur lesquels elle posait des questions pointues. En revanche, elle semblait ignorer d’autres données élémentaires.

Je me suis permis de demander à Eva d’où elle venait.

— Du Moyen-Orient, m’a-t-elle répondu.

— Et vous avez encore là-bas vos parents, des frères et sœurs ?

— Je suis fille unique a dit Eva. Quant à mes parents, ils sont morts il y a longtemps.

— Oh ! excusez-moi...
— Vous ne pouviez pas deviner.
— C'est vrai mais... Et de quel pays, au Moyen-Orient ?
Eva a plissé les yeux.
— Vous travaillez dans la police ?
— C'est que vous êtes la seule personne que je connaisse dans cette ville, ai-je bredouillé.

*

Plus tard, Eva m'a proposé d'aller respirer l'air du Jardin botanique et nous avons quitté la terrasse pour remonter l'avenue.

Dans les allées, Eva s'enthousiasmait devant les plantes et les fleurs que nous rencontrions. Elle n'oubliait pas de lire chacun des petits écriteaux qui leur correspondaient et devant lesquels elle se concentrait.

Elle a fini par soupirer.

— Je n'arriverai jamais à retenir tous ces noms.

Nous avons suivi différentes allées avant de nous asseoir sur un banc près d'un ruisseau.

J'ai commencé à ressentir des vibrations monter de la terre. J'ai pensé que si j'inventais encore un jour un jeu vidéo, ce serait un jeu d'amour. Oui, un jeu où l'on pourrait cliquer sur

une main pour qu'elle se pose sur une autre main...

Mais dans le Jardin, ma main ne pouvait pas bouger. Les cheveux d'Eva et sa bouche et les lianes autour de nous : on aurait dit que tous ces choses s'entendaient pour me paralyser.

*

Eva s'est remise à parler.

— Vous savez quel est le problème lorsqu'on commence une grande fresque ?

— Je l'ignore.

— C'est de devoir sans cesse reculer, parfois à plus de vingt mètres, avant de revenir grimper en haut de son échelle.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Mon rêve serait de pouvoir peindre à distance, en embrassant la fresque d'un seul regard. Avoir une sorte de pinceau capable de tracer à distance.

Eva m'a regardé...

— Vous pensez qu'un tel système serait possible à programmer ?

— Tu ne pourrais pas me donner davantage de pages à la fois ?

Dans la voix d’Alice, j’ai perçu un léger reproche.

— Davantage de pages ?

— Eh bien la suite, quoi... !

— Il faudrait la connaître, ai-je dit.

— Tu n’as pas idée de la suite ?

J’ai invité Alice à s’asseoir sur le divan.

— Sache, chère Alice, qu’un écrivain digne de ce nom se doit de partir à l’aventure sans carte ni boussole. Il s’engage sur un chemin entre ciel et terre, à la recherche d’une forme qu’il devra dégager de sa nuit, comme si les choses obéissaient à d’obscures lois de création.

J’ai remarqué qu’Alice gonflait les joues en m’écoutant.

— ... Mais si tu as une idée pour la suite, ai-je dit, tu peux toujours me la donner.

Alice a paru réfléchir.

— On pourrait imaginer qu'Eva complotte quelque chose... Que ses trompe-l'œil ne sont qu'une façade.

— Je n'avais pas pensé à ça...

Alice s'est tournée vers moi.

— Je ne vois toujours pas pourquoi tu entrecoupes ton roman avec nos banales conversations.

— Pourquoi j'entrecoupe ? Sans doute comprendra-t-on cela en... aval.

J'ai discerné chez Alice un certain agacement.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu simplet ton écriture ?

Alice a continué comme si elle n'attendait pas de réponse.

— ... Les livres que tu as écrits jusqu'à présent, c'était quel style ?

— Je te l'ai dit, le style policier. Je suis seulement fort pour les intrigues.

— Et le reste ?

— J'aurais voulu faire de la vraie littérature, comme les auteurs que j'aimais.

— C'est-à-dire ?

— Une littérature où l'on s'étonne... Où l'on se surprend d'être dans le présent, de simplement pouvoir lire...

— Et tu n'as jamais essayé ?

— Disons que je n'ai jamais osé montrer...

— C'est peut-être mieux ainsi, a dit Alice.

Je m'en souviens comme si c'était hier de cette discussion entre l'écrivain et moi. Je l'avais bien pressenti : malgré ses beaux discours sur la franchise et l'amitié, il serait tout de même vexé.

Mais ce que vous vous demandez avant tout, forcément, c'est comment il se fait que moi, Alice, je puisse intervenir ici, à la première personne, dans le roman de l'écrivain. Vous vous dites peut-être même que cela ne se tient pas d'un point de vue réaliste. Eh bien, détrompez-vous ! Ce bouquin-ci, finalement, se tient aussi sûrement qu'une enquête d'Hercule Poirot. Et vous comprendrez, hélas, bien assez tôt pourquoi !

*

... Donc, ce soir-là, l'écrivain était plutôt froissé. Mais il s'est efforcé de le cacher en

m'invitant à manger des pâtes avec une sauce carbonara maison.

L'art de la sauce carbonara tient dans l'œuf ajouté à la fin, qui ne doit pas cuire. Et quand l'écrivain m'a servie, je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'il n'était pas meilleur cuisinier qu'écrivain...

Pourtant, cela reste dans mon souvenir une de mes premières soirées émouvantes. Oui, j'ai tout de suite aimé l'ambiance de la grande pièce du salon.

À l'heure du couchant, l'écrivain a plié son grand corps en deux pour allumer un feu dans la cheminée. Les murs anciens sont devenus encore plus jaunes. Les différents meubles, le divan, les vieux fauteuils, un buffet vitré rempli de bouteilles d'alcool, une bibliothèque poussiéreuse qui entourait son bureau : toutes ces choses acquéraient une douce présence feutrée.

À la fin du repas, nous nous sommes assis dans les fauteuils. L'écrivain m'a servi un doigt de porto car je lui ai dit que je ne buvais presque pas d'alcool. Il a allumé la télévision.

Le résumé des événements du monde commençait par un défilé de haute couture.

— Contrairement aux animaux, a dit l'écrivain, l'être humain cache son sexe et son cul. Ensuite,

il traite son prochain de tous les noms qu'il a cachés.

*

L'écrivain s'est vite désintéressé des informations. Il a baissé le son avant de se remplir un verre. Puis il s'est tourné vers moi et m'a demandé si, en dehors de mon travail de lectrice, je lisais autre chose que des romans.

J'ai répondu que depuis mon enfance je m'intéressais à l'ethnologie, surtout à l'étude de peuplades très reculées. Et j'ai proposé à l'écrivain de lui lire un conte d'un recueil amérindien que je suis allée chercher dans ma chambre.

Lorsque je suis revenue dans le salon, l'écrivain s'était calé dans son fauteuil près du feu. Il m'attendait en regardant les ombres du plafond.

*

Avant de lui lire mon histoire, je lui ai montré une photo.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Eh bien... Une petite personne assise... en train de regarder vers quelqu'un qui serait placé au-dessus d'elle.

— Il s'agit d'une petite sculpture. Elle a plusieurs milliers d'années et vient d'Alaska. Elle a été taillée dans une dent de morse et elle ne mesure que deux centimètres sur deux.

— Deux centimètres ? C'est incroyable, a dit l'écrivain.

Puis il s'est retourné vers son bureau pour y saisir ses lunettes, avant de me demander la photo.

— On y voit tous nos questionnements... a-t-il murmuré.

— Oui, et ce qui est émouvant, c'est que cette sculpture est restée très longtemps sous terre avant qu'on la redécouvre. Et maintenant, cette petite œuvre nous parle, intacte, après des milliers d'années de silence. On peut même se la montrer sur des photos, ou par internet, partout.

Et sur ce, j'ai commencé à lire à haute voix un conte dans lequel un personnage se métamorphosait en différents animaux sauvages.

Quand j'ai terminé, l'écrivain a semblé ému.

— La question est toujours de connaître notre part d'ombre, a-t-il dit.

*

C'est un peu plus tard qu'il m'a brusquement demandé si je croyais en l'existence d'un Indicible au-dessus de nous.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien un être en deçà de nous... qui écrirait notre histoire...

Je me souviens d'avoir ri.

Mais peut-être n'aurais-je pas dû... Car c'est ce soir-là que j'ai été frappée par le lourd sérieux de l'écrivain. Cela contrastait avec ses romanesqueries.

Mardi.

En fin d'après-midi, j'ai rejoint Eva dans le Jardin botanique. Elle était assise sur un banc, à l'ombre d'un grand arbre. Une fleur est tombée sur le banc, qu'Eva a saisie pour la piquer dans ses cheveux.

Tandis que je m'approchais, un homme de forte corpulence, dont le front semblait quelque peu déformé, s'est brusquement assis à côté d'Eva. Il s'est mis à lui parler et j'ai tout de suite éprouvé un sentiment désagréable devant cette présence.

Eva signifiait à l'homme de s'éloigner mais celui-ci refusait d'obéir. Il s'est emparé du sac d'Eva et a fait mine de l'ouvrir. L'homme m'a alors aperçu et nos regards se sont croisés. J'ai cru discerner sur son visage un grand désarroi. Puis il a lâché le sac avant de s'enfuir.

— Qui était-ce ?

— Mais je ne sais pas ! m'a répondu Eva.

Elle semblait prise par l'émotion.

Je me suis assis sur le banc et Eva m'a saisi le bras.

— Adam, j'ai ressenti devant cet homme quelque chose de...

— Il est parti maintenant.

Eva a appuyé sa tête contre mon épaule.

Dans le Jardin, j'ai pris conscience du parfum sucré des plantes vers la fin du jour. Sous la lumière orange du ciel, les fleurs devenaient lumineuses.

*

En sortant du Jardin, Eva s'est retournée plusieurs fois. Elle m'a ensuite entraîné dans différentes rues, comme pour mettre le plus de murs possible entre nous et d'invisibles poursuivants.

Nous avons longé un dernier trottoir avant de nous asseoir dans un grand café près des quais. La salle était presque vide et j'ai désigné une petite table près d'une fenêtre.

— J'aurais choisi la même, a dit Eva.

Le serveur est venu et Eva s'est commandé un jallab.

— Deux..., ai-je dit au serveur.

À côté de nous se trouvait un terrarium rempli de petites fleurs en boutons de différentes couleurs.

— Adam, vous reconnaissez ces fleurs ? m'a demandé Eva.

— Eh bien...

— Il pousse les mêmes au Jardin botanique, à l'intérieur de la serre tropicale. Vous savez : celles qui ont la propriété de se fermer le jour et de s'ouvrir la nuit.

*

Le serveur a posé les jallabs et Eva a bu le sien d'un trait.

— À présent, je dois rentrer, a-t-elle dit.

Elle semblait préoccupée et s'est levée pour me tendre la main. En même temps, elle m'observait.

— Vous réfléchirez à mon idée.

— Vous voulez dire... ?

— Mon idée d'un système pour peindre des grandes fresques...? Vous me promettez d'y réfléchir ?

— Je m'y plonge dès ce soir, ai-je dit d'un ton solennel.

*

À travers la fenêtre du café, j'ai regardé Eva s'éloigner dans la nuit et les lumières des quais. Au moment où elle disparaissait à l'angle d'une rue, j'ai pensé que son système, pour les grandes fresques, pourrait être basé sur la focalisation des yeux.

Jeudi

Cela fait deux jours que je n'ai pas revu Eva, mais elle remplit mon horizon.

En passant ce matin devant l'ancienne poste, j'ai constaté que le trompe-l'œil était recouvert de bâches. Eva travaille-t-elle à différents endroits en même temps ?

Il faisait déjà chaud quand j'ai pris la direction du Jardin botanique. Une fois dans les allées, j'ai entrepris de réfléchir au système d'Eva pour ses fresques. J'ai vite compris qu'une sorte de pinceau commandé électriquement devrait forcément se mouvoir selon un système de bras mécanique relié à une série de coulisses, ce qui finirait par masquer la fresque. Pourtant, je suis content d'avoir trouvé le principe sur lequel pourrait fonctionner un tel système, plus simple que je l'avais supposé.

Vendredi.

En fin d'après-midi, le long des quais, un fourgon s'est arrêté à ma hauteur. Au volant, j'ai reconnu la silhouette d'Eva qui me faisait de grands signes.

J'ai grimpé sur le siège avant du fourgon et Eva a repris l'avenue.

— Vous savez conduire ce genre d'engin à votre âge ? ai-je demandé.

— Sima na ?

— ...

— En espagnol vous pouvez traduire par « Por qué no » ?

— Alors « Sima na » ? en effet, ai-je bégayé...

— C'est un vieux véhicule que m'a prêté le directeur de la poste. Je vais peut-être le racheter pour presque rien.

L'intérieur du fourgon était rempli de pots de peinture, de seaux et de chiffons. Attaché à une des parois, se trouvait un très grand carton d'où dépassait un porte-bagages à grosse armature.

— C'est pour les échelles, m'a dit Eva.

*

Nous nous sommes éloignés du lac pour trouver une place de parc. Eva m'a proposé de redescendre à une terrasse sur les rives. En chemin, j'ai tenté d'expliquer que l'idée d'un système pour peindre les grandes fresques à distance n'était guère réalisable.

Eva a semblé déçue.

Mais plus tard, à la terrasse de la Perle du Lac, j'ai pu constater qu'Eva avait de la suite dans les idées :

— Et en admettant que l'on puisse projeter des particules de peinture à distance, comme par une sorte de tube ?

J'ai souri.

— Dans ce cas, il faudrait disposer votre tube comme on le fait pour un bras électrique. Ce qui pourrait ensuite être commandé par des lunettes capables de suivre la position des yeux.

— Mais comment vous y prendriez-vous pour construire de telles lunettes ?

— L'iris étant plus foncé que le blanc des yeux, il suffirait de placer sur les verres de lunettes deux cellules photosensibles reliées à un logiciel de calcul d'angles. De cette manière, votre tube se

déplacerait en fonction de la focalisation de votre regard.

— Et comment commanderait-on cela ?

— En codant le dispositif sur différents clignements des yeux. Le reste suivrait les lois de triangulation de la physique.

— Et ces petites cellules photosensibles, vous vous les procureriez où ?

— Dans n'importe quel magasin spécialisé.

— Vous êtes formidable ! Mais comment faites-vous pour inventer tout ça ?

*

Nous avons quitté la terrasse sous le ciel encore clair.

Eva m'a raccompagné jusqu'à l'hôtel et, en me quittant, elle m'a invité à venir regarder sa fresque le lendemain.

— Votre heure sera la mienne, ai-je déclaré.

— Alors vers 15 heures, c'est à ce moment-là que les ombres et les lumières du trompe-l'œil correspondent le plus à celles de la réalité.

Samedi

J'étais un peu en avance.

Le trompe-l'œil est presque achevé et l'effet est saisissant. Eva a peint sur chacun des côtés de la fresque deux grilles entrouvertes et, pour un peu, je me serais précipité dans son Éden.

Il n'y a que mon personnage à terminer. Eva a peint mes vêtements et même les contours de ma tête, mais je reste sans visage. À l'emplacement de celui-ci, en m'approchant, j'ai pu remarquer que le mur avait été plus lissé qu'en d'autres endroits. Eva veut-elle se donner le maximum de confort pour maîtriser les difficultés d'un visage ?

J'ai fait les cent pas dans la cour. De l'autre côté de la rue, un homme portant un chapeau à large bordure était appuyé à une grande voiture blanche. Il regardait en direction de la fresque.

Eva est arrivée à ce moment-là.

— Alors ? Qu'en dites-vous ?

— J'en dis que l'impression est saisissante !

— Vous trouvez ?

— Oui, et c'est d'ici que l'effet est le plus trompeur, ai-je dit en allant me poster à l'entrée de la cour.

Eva m'a regardé reculer et j'ai discerné une ombre sur son visage. En me retournant, j'ai vu l'homme au large chapeau rentrer dans sa voiture.

— Cela fait plusieurs fois que cette personne vient par ici, m'a dit Eva.

— Sans doute apprécie-t-elle votre talent...

Eva a fouillé dans son sac pour en sortir un feuillet.

— Je dois faire quelques courses, vous m'accompagnez ?

*

Nous avons pris le fourgon pour rejoindre le centre-ville. Dans un magasin de peinture, Eva s'est procuré des pinceaux et différents pots de couleurs. Dans un autre commerce, elle a acheté une grande échelle.

De retour, nous avons monté le porte-bagages sur le toit du fourgon. Après y avoir attaché l'échelle, Eva m'a proposé d'aller à la recherche d'un stand ambulant sur les quais.

Au milieu d'une rue, j'ai vu une personne se retourner à son passage. « Eh oui, d'étranges végétaux s'échappent parfois du Jardin botanique », ai-je eu envie de lui dire.

Eva a fait un petit détour pour aller observer un caricaturiste.

— Mon père était peintre, mais il savait aussi faire des caricatures, a-t-elle dit.

— Vous avez donc de qui tenir...

Eva a soupiré.

— Mon père était un vrai artiste... Moi, je ne lui suis jamais arrivée à la cheville.

Le long des quais, nous nous sommes arrêtés à un stand où Eva a choisi une mini pizza aux olives.

— Vous en désirez aussi une ?

J'ai fait signe que non.

— Vous êtes si frêle, m'a dit Eva, vous n'ingurgitez donc que des nourritures virtuelles ?

*

Nous nous sommes assis sur un muret bordant le lac et j'ai regardé Eva manger. Sa bouche allait atteindre une partie plus épaisse et juteuse où se trouvait une grosse olive noire.

Eva a saisi l'olive entre ses doigts.

— Vous la voulez ?

J'ai avalé l'olive.

— Je ne sais rien de votre passé, m'a dit Eva.

— Je crains de n'avoir rien de bien intéressant à raconter.

— Mais qu'est-ce qui vous plaît tant dans vos jeux ?

— Peut-être de créer des règles. Avec l'assurance d'une issue...

Eva m'a regardé de côté.

— Vous êtes toujours resté comme ça, à la surface des choses ?

*

La nuit tombait mais il soufflait un vent chaud quand nous sommes revenus sur nos pas.

Eva restait silencieuse et je me suis dit que je l'avais peut-être déçue. J'ai pensé que je devais faire quelque chose. Le quai était bordé d'arbres : au cinquième de ceux-ci, il fallait que je dise à Eva que je ne connaissais rien aux créatures féminines.

J'ai commencé à compter les arbres. Mais lorsque nous avons dépassé le quatrième, Eva s'est remise à parler.

— Vous seriez capable de le réaliser facilement, votre principe ?

Je me suis arrêté.

— Mais comment voulez-vous projeter des points de peinture à distance ?

— Je ne sais pas... Mais à supposer que cela soit possible, comme de la grenaille... vous pensez qu'il vous faudrait beaucoup de temps ?

— Pour de la grenaille, ça serait beaucoup plus simple.

— Et combien de temps ?

— Quelques jours...

— Votre idée pourrait peut-être servir à autre chose qu'à des fresques... Moi, en tout cas, je suis emballée. Ça vous ennuerait de m'écrire dans le détail votre principe des lunettes ?

*

Nous nous sommes trompés de rue avant de retrouver le fourgon. Derrière celui-ci, éclairée par les lumières de la rue, était parkée une grande voiture blanche.

Eva s'est installée au volant du fourgon et m'a conduit à mon hôtel. Elle a retiré la clé de contact qu'elle a glissée ostensiblement devant mes yeux dans la doublure du pare-soleil.

— J'en ai assez de conduire dans cette ville, je peux dormir chez vous ?

La patronne de l'hôtel était devant sa télévision. Eva et moi sommes montés en silence. Dans ma chambre, j'ai commencé à retirer les coussins d'un fauteuil.

— Je dormirai ici, ai-je dit.

Je me suis retourné et le regard d'Eva est resté longtemps ouvert. À l'intérieur se déployait un monde plus coloré que le Jardin botanique.

Eva s'est approchée et elle a laissé glisser sa robe à ses pieds.

— J'ai toujours vécu dans mon monde, ai-je balbutié.

Alice a reposé les pages sur le divan du salon.

— Une écriture bien propre, à la française.

— C'est ma langue, ai-je répondu.

Alice s'est levée.

— Excuse-moi, mais je dois aller faire quelques courses.

— Je peux te faire une sauce bolognaise.

— Je n'ai pas envie de viande.

— Alors une sauce napolitaine... ?

— J'ai besoin de m'o-xy-gé-ner l'esprit, a précisé Alice.

Elle s'est dirigée vers la porte avant de se retourner.

— ... Je crois que je vais aller me manger une petite pizza aux olives.

*

Quand Alice est sortie, j'ai éprouvé un sentiment de vide.

J'ai pris place à mon bureau pour écrire la suite de l'histoire d'Adam mais le cœur n'y était pas. Je me suis relevé pour me servir un calva. Sur le divan, j'ai repris les pages que j'avais donné à lire à Alice.

Pour mon regard n° 1, je pressentais bien qu'une intrigue commençait à se mettre en place. Mais pour un regard n° 2, je voyais maintenant mon texte avec les yeux d'Alice : une écriture propre, digne du temps des calèches.

J'ai pris un deuxième calva avant d'allumer le feu dans la cheminée. Tout en regardant les ombres du plafond, je me suis souvenu d'un soir, il y a peu, où une voix m'avait commandé de me secouer. Depuis que ma femme n'était plus là, je ne faisais que boire, sans plus rien écrire. Je devais me ressaisir. Je n'avais qu'à coucher sur le papier ce qui me passait par la tête.

Mais en repensant à Alice et à son refus poli de mes pâtes, je me suis demandé si l'ordre de me secouer n'était pas le dernier sursaut d'un écrivain en phase de décomposition.

Un troisième calva m'a redonné un peu de courage. Après tout, Alice vivait dans l'air du temps et l'insouciance de ce siècle. Peut-être ne percevait-elle pas ces formes indicibles que je devinais devant moi.

Mais pourquoi celles-ci m'ont-elles fait penser à un film que j'avais vu dans ma jeunesse, *Le retour des morts-vivants* ?

Vers minuit, je me suis assoupi et j'ai fait un drôle de rêve. Dans celui-ci, j'avais écrit un dernier ouvrage et, sur sa page de couverture, il y avait la photo d'une pierre tombale. Sur celle-ci était gravé :

CI-GÎT UN HOMME QUI DANSE

Les premières lignes de mon livre commençaient par : « *Je suis mort et pourtant je vous parle. J'appartiens à la cinquième dimension de l'esprit. J'influence en ce moment même vos pensées. Tout ce que vous ferez jusqu'à la fin de vos jours sera décalé. Je ne suis nulle part et pourtant je suis... ici... ici...* »

*

C'est autour de deux heures du matin que j'ai entendu Alice rentrer. Elle était accompagnée d'autres jeunes gens et ils ont mis de la musique. Des hommes et des femmes riaient ou criaient comme s'ils s'étaient mis à faire une bataille de coussins.

J'ai pensé que je devenais vieux et que des forces me tiraient du monde. Je ne supportais plus que des univers souterrains.

Avec le bruit que faisaient Alice et ses amis, je n'avais aucune chance de dormir. J'ai bu un dernier calva avant d'écrire cette page.

C'est peut-être à cela que servent les mots, à se donner l'impression d'un regard au-dessus de nous, consignait chaque chose.

Avec mes amis et amies, nous avons écouté de la musique jusqu'aux aurores. Moi qui n'ai pas l'habitude de boire de l'alcool, je me suis levée vers quatre heures de l'après-midi avec un sérieux ressac, comme dit mon amie espagnole. J'ai attendu un moment avant d'aller acheter une bouteille de calvados que j'ai apportée à l'écrivain.

— J'espère que nous n'avons pas fait trop de boucan, hier soir... ?

— Aucunement, m'a répondu l'écrivain.

— Je croyais qu'on devait se dire la vérité...

— ...

— Je t'ai amené une bouteille.

— Il ne fallait pas.

L'écrivain s'est approché de la fenêtre. Il regardait dans le vague et je me suis demandé s'il n'était pas malade tant son visage m'est apparu encore plus jauni et parcheminé que d'habitude.

Ses gestes, ses déplacements ressemblaient à ceux d'une vieille tortue géante.

Il a fini par me regarder puis par désigner le fauteuil sur lequel se trouvaient une dizaine de pages qu'il avait écrites.

Je les ai prises avant d'aller les lire sur la chaise du jardin.

Jeudi

Sur le lit de la chambre d'hôtel, Eva m'a tout raconté.

— Mon père était peintre et ma mère couturière. Ma mère portait une même chevelure abondante que moi... Nous vivions en Syrie. Et puis, comme d'autres, nous avons dû fuir notre pays.

Eva s'est assise sur un bord du lit.

— Il nous a fallu des semaines pour atteindre une plage de Turquie où des passeurs nous attendaient pour nous amener en Europe. Ils ont commencé par nous entasser dans une longue embarcation gonflable.

Au début tout s'est bien passé. Et puis une embarcation rapide est venue à notre rencontre. Certains de ses occupants portaient des cagoules et nous injuriaient. Arrivé près de nous, l'un d'eux

s'est jeté à l'eau et s'est mis à crever notre bateau. En voyant ça, ma mère a essayé de le repousser avec une rame. Mais d'autres avaient des bâtons auxquels ils avaient attaché des couteaux, et très vite tout le monde s'est retrouvé dans l'eau.

Ceux qui tentaient d'atteindre le bateau rapide étaient repoussés ou frappés avec des hurlements de haine.

Eva s'est arrêtée, comme si elle cherchait des forces.

— Mes parents m'avaient mis un gilet de sauvetage et je m'efforçais de me maintenir auprès d'eux. Mais eux n'étaient pas très bons nageurs et ils se sont vite épuisés. Ils se regardaient, puis me regardaient, hurlant notre désespoir.

Eva a posé sa tête sur ses genoux...

— ... Ils m'ont regardée une dernière fois... Avant de se prendre dans les bras et cesser de nager. Et j'ai vu la chevelure de ma mère s'enfoncer lentement dans les eaux...

Eva s'est tue et je n'ai su que faire d'autre que garder moi aussi le silence en prenant sa main.

Dans la pénombre qui envahissait la chambre d'hôtel, nous sommes restés longtemps ainsi...

Puis Eva s'est redressée et m'a regardé. Et j'ai perçu une drôle de lueur dans son regard.

— Moi, j'ai continué de flotter, a-t-elle dit. Et j'ai eu le temps de voir un des monstres qui avait ôté sa cagoule et riait sur le bateau. Un homme puissant, avec un tatouage sur la main... Puis cet homme a paru s'agiter avant d'ordonner à ses complices de repartir.

C'est à ce moment que j'ai entendu retentir la sirène d'un plus grand bateau. Un bateau avec un drapeau humanitaire, qui venait nous secourir.

Eva m'a regardé...

— Des choses comme ça ne peuvent pas exister, a-t-elle murmuré. Les âmes de ceux qui sont morts voguent partout et se multiplient chez les vivants qui les ont connus.

J'ai voulu acquiescer pour dire qu'il en allait sûrement ainsi, mais aucun mot n'est sorti de ma bouche.

— Maintenant, je veux écrire mon histoire, a dit Eva. Et dans son regard j'ai à nouveau perçu une sorte de défi...

Vendredi

Eva est partie vers onze heures du matin.

Je suis sorti de l'hôtel pour aller prendre l'air.

Le long des rives, le vent faisait plier les arbres du quai et sur le lac il y avait des vagues. L'enfilade des bateaux, les canards et les têtes des nageurs qui montaient et descendaient : tout cela me donnait le vertige.

J'ai pensé que pour affronter le monde, il était bon d'avoir connu le bonheur. Celui-ci vous donnait le courage de regarder ce qui bouge et se tord.

De retour dans ma chambre, je me suis étendu sur le lit où flottait encore un parfum de fleur.

Samedi

La patronne de l'hôtel est venue me réveiller vers huit heures ce matin. On me demandait au téléphone.

Je suis descendu à la réception.

— Adam ?

La voix d'Eva résonnait bizarrement.

— Je dois m'absenter un jour ou deux pour un contrat de fresque. Il faudrait que tu me rendes un service.

— Bien sûr...

— Dans la cour de l'ancienne poste, il y a une armoire métallique. À l'intérieur se trouve un

grand sac. Il y a dedans des affaires auxquelles je tiens.

— Je vais chercher ça de suite, ai-je dit.

Eva semblait soulagée.

— Je t’embrasse fort. Je te rappellerai demain...

J’ai voulu dire à Eva que je l’embrassais fort moi aussi, mais la communication a été interrompue.

*

Plus tard, en me dirigeant vers la fresque, je me suis rendu compte que je ne connaissais ni le nom ni l’adresse d’Eva.

Dans l’arrière-cour, j’ai trouvé l’armoire métallique et le grand sac.

En revenant à l’hôtel, il s’est mis à pleuvoir et j’ai éprouvé un sourd sentiment de révolte, contre je ne savais quoi.

C'est à ce stade de l'histoire que l'écrivain que je suis a commencé à éprouver quelques difficultés.

Au début, j'avais écrit : « *Lundi* : Cela fait trois jours qu'Eva n'a plus téléphoné. » « *Mercredi* : Cela fait cinq jours qu'Eva est partie. »

Je ne savais comment indiquer le passage du temps. Peut-être aurais-je pu entrecouper l'histoire d'Adam par une visite d'Alice. Mais celle-ci était partie quelques jours à un congrès de lecteurs.

Au début d'un roman, vous pouvez écrire n'importe quoi. Mais très vite des lois secrètes vous encerclent. C'est après le premier tiers que surviennent les difficultés : vous ne pouvez déjà plus écrire ce qui vous passe par la tête et, devant vous, la trace n'est pas encore bien visible. Heureusement, les lois secrètes vous soufflent de temps à autre la marche à suivre.

Ce que je ressentais, c'est qu'Adam existait à chaque page davantage. Parfois, je me disais : « Ça, c'est une chose que pourrait faire Adam. » Ou alors : « Non, Adam ne voudrait pas cela. »

Adam grandissait dans sa dimension, mais je devinais une complication majeure, quelque chose d'abrupt. Et pourtant, j'ai continué tête baissée.

Vendredi

Cela fait une semaine qu'Eva ne m'a pas téléphoné.

À travers les vitres ruisselantes de ma chambre, je regarde la rue et les passants lutter contre le vent et la pluie. Mais j'ai l'impression qu'ils luttent contre quelque chose d'autre aussi, qui sans cesse les repousse en arrière.

*

En début d'après-midi, je me suis rendu dans les bureaux de l'ancienne poste où je me suis présenté comme un ami d'Eva.

Un homme, qui devait être le directeur, m'a reçu. Il a paru content.

— Je me demandais s'il était arrivé quelque chose à mademoiselle Eva. Elle n'a pas voulu de contrat et je ne sais même pas son nom.

Je m'apprêtais à dire un nom au hasard mais le directeur s'est remis à parler.

— Vous savez, j'apprécie beaucoup ce que fait votre amie. C'est une vraie artiste, pas comme d'autres qui trompent leur monde.

Samedi

Je me suis décidé à ouvrir le sac. J'ai d'abord fouillé les différentes poches dans l'espoir de tomber sur une adresse ou un numéro de téléphone. En vain.

À l'intérieur du sac, il y avait une tubulure de section rectangulaire dont le poids m'a surpris. En dessous se trouvait une boîte dans laquelle j'ai reconnu un transformateur, des éléments éparpillés de visserie, des roulements de came.

J'ai souri : Eva s'était entêtée à vouloir construire elle-même son système pour les fresques.

C'est à l'intérieur d'un étui, entre deux coupures de journaux, que j'ai trouvé les lunettes. Elles étaient doublées d'une monture pour le soleil. Sur les premiers verres étaient collées deux

cellules photosensibles. Un fil en sortait, ne menant à rien. Nulle part je n'ai trouvé de logiciel ou d'émetteur de fréquences...

Eva avait assemblé différents éléments, mais elle était restée incapable de construire la suite du système.

Samedi soir

J'ai lu les deux coupures de journaux qui se trouvaient à l'intérieur de l'étui à lunettes. L'une d'elles était le compte-rendu d'un procès qui s'est déroulé il y a trois ans à Thessalonique. On peut y lire qu'un certain individu, surnommé *O Choirino*, accusé de maltraitances et de viols dans un camp de réfugiés sur l'île de Lesbos, a été innocenté faute de preuves.

L'autre coupure, d'un journal récent, est l'interview du même individu, aujourd'hui haut dirigeant financier à Athènes. L'interview porte sur une réunion des milieux boursiers et du patronat international qui doit débiter dans deux semaines à Genève. À la fin du congrès, une conférence de presse sera donnée au siège de l'OMC.

J'ai regardé à nouveau les éléments épars...

En prenant la tubulure, j'ai pensé qu'elle ressemblait à une partie sectionnée du porte-bagages qu'Eva et moi avions fixé sur le fourgon. À l'intérieur, figé dans du ciment, on distinguait un tube d'acier.

Quand elle est entrée dans le salon, j'ai tout de suite remarqué qu'Alice avait un léger sourire.

— Je me demande si je ne devine pas la suite, a-t-elle lancé.

— C'est-à-dire ?

— On pourrait imaginer qu'Eva projette de construire une arme révolutionnaire !

— C'est une possibilité.

— Cela avec la complicité involontaire d'Adam...

Alice paraissait satisfaite.

— ... Une arme où il suffirait de cligner des yeux pour tuer une personne. Ceci grâce à des lunettes spéciales, reliées à un canon placé à distance et invisible. Et on pourrait même imaginer que sur le trompe-l'œil Adam découvre derrière son visage un mur truqué, avec un petit trou ouvrant sur une rue où doit passer quelqu'un qu'Eva projetait d'assassiner. Quelqu'un de pas

très recommandable, comme le surnommé *O Choirino* dont parle la coupure de journal.

Je me suis levé.

— Tu devrais écrire des romans, ai-je dit.

— Qui sait si je ne m’y mettrai pas un jour, a répondu Alice.

J’ai fait quelques pas en désignant le mur du jardin.

— Un petit trou dans un mur ne saurait laisser assez d’espace à un canon pour se mouvoir librement selon différents angles.

— Mais aucun lecteur ne va penser à ça, a allégué Alice.

Je me suis retourné.

— Contrairement à ce que tu crois peut-être, je tiens à un certain réalisme.

— Alors un trou plus grand, caché derrière le visage entier d’Adam, a dit Alice.

— Un trou plus grand se verrait. Et après le crime, les analyses balistiques amèneraient forcément à découvrir la fresque. Eva serait arrêtée. Et son arme n’aurait rien de révolutionnaire.

Alice a accusé le coup et s’est assise sur le divan. J’ai profité de son léger désarroi pour lui demander si elle avait faim.

— Que penserais-tu de spaghetti all'amatriciana ?

Alice a paru hésiter et je me suis doucement approché d'elle.

— ... Tu sais, tes points de vue me font souvent réfléchir. La preuve, l'autre soir, j'en ai même raté ma sauce carbonara en laissant trop cuire l'œuf.

Alice a paru désorientée.

— Après tout, mes opinions ne sont peut-être que provisoires, a-t-elle dit. Je vais chercher du jus d'orange qui me reste dans ma chambre.

J'étais contente d'être à nouveau dans l'atmosphère chaleureuse de la grande pièce du salon, dans le présent, à écouter les paroles de l'écrivain. Celui-ci m'a expliqué que l'art des spaghettis all'amatriciana tenait dans la qualité et la fraîcheur des aliments qui devaient peu cuire. Le piment, surtout, comme tout bon piment, devait dégager ses essences dans la bouche et non pas vous brûler le fond de la gorge.

À la fin du repas, nous avons regardé le jour décliner. L'écrivain a placé quelques bûches sur le feu. Nous nous sommes assis dans les fauteuils et l'écrivain m'a servi un minuscule verre de jus d'orange. Il a posé la bouteille près de moi, avant de regarder les flammes et de se mettre à penser à haute voix.

— Comment expliquer que notre pensée dépende de la matière et qu'en même temps elle

s'en échappe...? C'est-à-dire que cette pensée puisse ensuite influencer sur la matière... ?

L'écrivain semblait tout à ses pensées. Je l'ai laissé parler.

— ... Dans les rêves, comme dans le romanesque, les personnes que nous rencontrons n'appartiennent pas à notre dimension. Pourtant, elles peuvent nous parler ou nous émouvoir. Nos neurones non plus ne savent pas qu'ils influencent notre pensée, alors, à notre tour, que pouvons-nous savoir de...

— Peut-être, ai-je répondu. Et alors ?

— Et alors ne pourrait-il en aller de même d'un esprit au-dessus de nous, à la fois dépendant de nous et en même temps nous échappant ?

J'ai compris que je n'avais pas envie d'écouter une fois de plus l'écrivain refaire le monde. J'ai bu la fin de mon verre avant de me lever.

— J'ai du travail en retard. Je te laisse à tes méditations, ai-je dit.

L'écrivain s'est tourné vers moi et j'ai eu le sentiment qu'il me regardait avec une certaine bienveillance.

J'ai soutenu son regard.

— Mais qu'est-ce qui te fait croire à cette idée d'un Indicible au-dessus de nous ?

— Un sentiment de...

— De quoi ?

- De ne pas vraiment décider...
- Eh bien moi, je ne ressens rien du tout !

*

Pourtant, ce que je retiens avant tout, c'est que ce soir-là, l'écrivain possédait encore toutes ses facultés. Il était content de ma présence et l'alcool faisait visiblement affluer les idées dans sa tête. C'est un peu à regret, maintenant, que je me souviens d'avoir haussé les épaules à ses réflexions.

Dimanche

Je suis retourné cet après-midi dans la serre tropicale à la recherche de la fleur qui s'ouvre la nuit. C'est en ressortant que mon regard a été attiré par un fourgon parké en haut de l'avenue de la Paix. Sur son toit était fixé un porte-bagages à grosse tubulure.

À l'intérieur du fourgon, il y avait ce à quoi je m'attendais : des boîtes et des pots de peinture. Les portes arrière n'étaient pas fermées à clé. Dans les bacs, les diluants s'étaient évaporés et les pinceaux étaient inutilisables.

Sur le toit, j'ai remarqué qu'une des tubulures du porte-bagages avait été sciée. À sa place était boulonnée une petite mâchoire articulable.

En fouillant dans la doublure du pare-soleil, à côté de la clé, j'ai tâté quelque chose. J'ai retiré

ma main et dans la paume de celle-ci se trouvaient deux balles...

J'ai remis tout cela en place avant de redescendre l'avenue. En face de moi se dressait le Centre William Rappard.

Dimanche soir

Je sais maintenant ce qu'Eva entendait par « écrire son histoire ». Elle projetait ni plus ni moins que d'assassiner *O Choirino*.

Mon jeu vidéo me fait les yeux doux.

Lundi

J'ai pensé me rendre ce matin dans un commissariat pour signaler la disparition d'Eva. Mais je me suis ravisé, imaginant la réaction des policiers : « Comment voulez-vous que nous retrouvions une personne sans identité ? »

Bien sûr, je pouvais décrire Eva et parler de la fresque ou du fourgon abandonné. Et les policiers commenceraient leur enquête à partir de là. Mais ces policiers se mettraient alors à fouiller le fourgon, découvrant des indices qui pourraient se retourner contre Eva. Peut-être même se

mettraient-ils à me soupçonner et à me poser des tas de questions.

Qui sait dans quel monde je me retrouverais engagé !

Mardi

Je suis retourné une dernière fois sur le banc où j'avais rencontré Eva la première fois. De la pluie s'est mise à tomber. J'ai pensé qu'elle lavait la poussière des allées et les pas que j'avais faits avec Eva.

Je suis resté là longtemps, à regarder les fleurs se recroqueviller.

En revenant sur mes pas, je suis passé devant la cour de l'ancienne poste. Il faisait déjà sombre et, en m'approchant du trompe-l'œil, j'ai vu que l'emplacement de mon visage formait une tache plus claire.

« Vous êtes toujours resté comme ça, à la surface des choses ? »

Mercredi

Les journaux parlent du congrès qui débutera dans quelques jours. La police craint des manifestations.

Je me suis rendu ce matin dans différents commerces spécialisés. J'ai acheté un microprocesseur, des amplificateurs d'ondes, un petit moteur pas à pas, un étau et un jouet laser.

De retour dans ma chambre d'hôtel, j'ai rassemblé les différents éléments sur une table. À l'intérieur de la partie sectionnée de la tubulure, j'ai observé que le tube se composait de deux cylindres emboîtés. L'un d'eux était probablement un silencieux.

Cet après-midi, depuis ma fenêtre, je n'ai fait que regarder les toits : Eva était-elle sous l'un d'eux ? Brusquement, j'ai ressenti un frisson me parcourir en comprenant que j'étais entré dans un jeu dont j'ignorais s'il avait une issue.

Pour le savoir, il n'y avait qu'un moyen : je me suis détourné de la fenêtre et j'ai commencé à construire le système d'Eva.

Dimanche

Il m'a fallu quatre jours pour la programmation. La difficulté résidait dans les réactions conjointes des cellules photosensibles à la focalisation des iris. Une autre difficulté était la jonction du moteur pas à pas avec la mâchoire articulée. Puis la fixation de cette mâchoire sur la partie sectionnée de la tubulure. Enfin, j'ai dû immobiliser l'ensemble dans un étau placé sur le rebord de ma fenêtre.

Après avoir assuré le déplacement régulier de la tubulure contenant le canon, j'ai fixé dans le prolongement de celle-ci le jouet laser pour procéder à la programmation du tir.

Le reste des calculs n'a été qu'affaire de triangulation.

Il est minuit.

Si je regarde le plafond de ma chambre, un petit point rouge suit fidèlement les mouvements de mon regard. Si j'écris, le point rouge suit la trace de mon stylo.

En clignant deux fois des yeux, il s'éteint. En clignant trois autres fois, il se rallume.

Si une balle sortant d'un canon doit remplacer le jouet laser, le percuteur ne se déclenchera qu'au troisième clignement rapide des yeux. Le tir sera alors automatiquement dirigé suivant la dernière position du regard enregistrée.

Mercredi.

Les journaux consacrent des pages entières au congrès qui va débiter demain. Un important dispositif de sécurité a été mis en place. Le sort de la planète est une fois de plus entre les mains des marchands.

À la nuit tombante, je suis allé chercher le fourgon pour le ramener dans la cour de l'ancienne poste. J'ai remis en place la partie sectionnée de la tubulure du porte-bagages sur la mâchoire articulée. Puis je me suis retiré vers l'entrée de la cour où j'ai sorti les lunettes. J'ai cligné une fois des yeux et, sur le porte-bagages, la section de la tubulure s'est déplacée selon l'angle que lui imposait mon regard. J'ai alors fixé l'endroit de la fresque où se trouve mon visage : en plein centre de mon front est apparu un petit point rouge.

J'ai alors dévissé le jouet laser et introduit une balle dans le canon de la tubulure.

*

Après avoir repris le volant, j'ai contourné le quartier pour revenir discrètement par le haut de l'avenue de la Paix. J'ai cherché une place avant de garer sur ma droite, à une centaine de mètres de l'entrée des cours des bâtiments de l'OMC.

Aux abords, en plusieurs endroits, tapis dans des fourrés, je pouvais distinguer les ombres discrètes de policiers en faction. Ils portaient des uniformes de camouflage et de temps à autre je percevais leurs mitraillettes.

Le ciel était rempli d'étoiles.

En redescendant à pied l'avenue de la Paix, j'ai vu que la lune éclairait les arbres et les allées du Jardin botanique. Au carrefour, devant l'OMC, j'ai pensé que j'étais sans doute filmé par de nombreuses caméras infrarouges. Qui sait, peut-être avais-je même déjà ma petite fiche anthropométrique virtuelle prête à être ouverte sur d'innombrables réseaux.

C'est un peu plus loin que je me suis retourné pour regarder la masse plus claire du fourgon qui dépassait des autres véhicules. J'ai pensé qu'avec

un tel système, jamais personne ne pourrait retrouver le coupable. Les experts en balistique indiqueraient au mieux une direction où ils ne verraient que des voitures parkées. Et ils iraient chercher des traces de ce côté-là, avant d'en conclure qu'un tireur avait dû se tenir près de ces voitures. Mais jamais ils ne pourraient penser à un coup de feu déclenché depuis une tubulure de porte-bagages.

J'ai reposé les pages sur la table du salon en me demandant comment l'écrivain allait s'en sortir.

Celui-ci avait pris l'habitude de me déposer son texte en fin d'après-midi, sur le divan, tout en me disant à chaque fois qu'il était fatigué et qu'il avait envie d'aller dans le jardin, soi-disant contempler le ciel. Mais à présent que j'avais relevé les yeux, je le voyais qui m'épiait, tout en faisant semblant d'observer le sol à ses pieds. Son grand corps replié ressemblait à un monstrueux oiseau nocturne.

J'ai ouvert la fenêtre.

— On se regarde le dernier journal ?

— Si tu veux, a répondu l'écrivain.

Il est venu me rejoindre et j'ai devancé ses questions.

— Ça devient plus captivant, ai-je dit, et je me demande comment tu vas t'en sortir... Mais si tu le permets, comme l'histoire d'Adam semble

approcher de son épilogue, je te donnerai mon opinion après celui-ci.

— Comme tu voudras, a dit l'écrivain en se dirigeant vers le buffet pour s'emparer d'une bouteille de rhum.

Le résumé télévisé des événements du monde commençait par l'ouverture d'une importante exposition d'automobiles. Les images montraient une salle remplie de voitures et de jolies femmes.

Durant ces mêmes informations, un journaliste interviewait dans la rue des citoyens pour leur demander ce qu'ils pensaient de la prolifération des produits chimiques. Une personne lui répondait qu'il ne faudrait pas que certains de ces produits tombent entre les mains de dangereux terroristes. Et une autre faisait part de ses craintes qu'il arrive un jour une grande catastrophe, sans penser que cette question ne se pose que dans les pays où les grandes catastrophes ne sont pas déjà survenues.

Après le journal, j'ai regagné ma chambre où je me suis vite endormie.

*

Mais aux premières lueurs de l'aube, la soif m'a réveillée. En passant dans le vestibule, j'ai vu de la lumière filtrer sous la porte de la grande

chambre. Je me suis approchée et j'ai entendu que l'écrivain faisait craquer le parquet en parlant tout seul. « Je suis un écrivain, disait-il, je ne suis qu'une âme errante. »

C'est vers huit heures que j'ai croisé l'écrivain dans le corridor. Ses traits exprimaient une très grande fatigue.

Me voyant, il m'a tout de suite apostrophée :

— Chère Alice, j'ai déambulé toute la nuit. J'espère que je ne t'ai pas réveillée... ?

— Aucunement, ai-je répondu.

— J'ai trouvé la fin pour Adam. Mais je dois tout recommencer...

— Tout recommencer ?

L'écrivain avait de la peine à souffler et son grand corps vacillait. Je lui ai proposé de nous asseoir sur le banc du corridor mais il a préféré rester debout devant moi.

— Tu n'as vraiment pas l'air bien, ai-je dit.

— J'ai l'habitude de vaciller, a répondu l'écrivain.

Puis il s'est penché vers moi.

— ... Tu te souviens où Adam en est resté ?

— À la veille de la conférence.

— C'est ça ! Alors écoute bien maintenant ce qui se passe le jour J :

« Une fois rentré chez lui, Adam n'a pas réussi à dormir. Cent fois, il s'est retenu de jeter les lunettes. Avant l'aube, ne tenant plus en place, il est allé marcher le long des quais. Puis l'aube s'est levée, interminable, et Adam a éprouvé des sensations anciennes. Rien n'est plus angoissant pour lui que les chuchotements, les mille fourmis froides de l'aube.

Adam a regagné sa chambre pour se réchauffer. Vers 9 heures, il a glissé les lunettes dans sa poche et il est sorti de l'hôtel. Adam a acheté un journal et pris la direction de l'OMC. Il est allé s'asseoir sur un banc proche de l'avenue de la Paix, à quelque distance du fourgon.

Il n'y a plus maintenant qu'à attendre.

Au carrefour des rues, des policiers finissent de raccorder une série de barrières. Puis ils se mettent à former un cordon, prévenus de l'arrivée de manifestants. Ceux-ci arrivent par petits groupes et portent des pancartes.

Adam replie son journal et se rapproche de la grande cour de l'OMC, de manière à voir venir les voitures des congressistes.

Bientôt, une première voiture puis une seconde s'arrêtent, laissant sortir différentes personnalités. Cela sous quelques applaudissements et de plus en plus de sifflets. Les manifestants se sont dispersés dans la foule, si bien que celle-ci tout entière semble

hostile. Ça et là, des barrières sont poussées que les policiers s'efforcent de remettre en place.

Adam aperçoit une nouvelle série de voitures. La première d'entre elles avance lentement en se frayant un passage derrière une cohorte de policiers. La voiture arbore un petit drapeau bleu grec. Elle est obligée de s'arrêter dans l'espace de plus en plus resserré devant l'entrée des bâtiments.

Adam regarde la voiture dont les occupants ne savent que faire, car quelques manifestants ont maintenant barré les entrées. Seul sort le chauffeur, qui exhorte les policiers à faire leur travail.

C'est à ce moment qu'Adam aperçoit un homme assis à l'arrière de la voiture. Il reconnaît le visage de la coupure de journal. C'est bien lui, O Choirino. Adam se rend compte que cet individu n'a rien de particulier. Adam ne s'attendait pas à ce visage banal. Il se sent incapable d'accomplir ce pour quoi il est venu...

... Mais voici qu'une manifestante réussit à s'approcher de la voiture en lançant quelques invectives, avant que les policiers ne s'emparent d'elle. Quelques secondes au cours desquelles Adam a observé l'occupant de la voiture. Celui-ci n'a pas pu s'empêcher d'adresser à la manifestante un geste de rejet de la main,

dévoilant son tatouage. Un geste, pense Adam, comme O Choirino a dû en faire des centaines lorsqu'il n'y avait plus rien à tirer d'une personne à sa merci. Et Adam retrouve la vision d'êtres violentés dans des camps...

Adam sort mécaniquement de sa poche les lunettes qu'il place devant ses yeux. Il ferme trois fois de suite ses paupières pour amorcer l'arme. À une centaine de mètres derrière lui, sur le toit du fourgon, se produit un imperceptible déclic.

Adam est prêt. Mais la situation s'éternise. Des mécontents continuent de bloquer les entrées et O Choirino reste dans la voiture. Puis Adam voit les policiers arrêter des manifestants qu'ils poussent dans un fourgon. Le chauffeur revient s'installer au volant de la voiture. Celle-ci semble vouloir repartir et Adam distingue maintenant parfaitement le visage d'O Choirino. Il sait que dans quelques instants il sera trop tard. Adam regarde le visage, puis il fixe le milieu du front. Adam ouvre et ferme trois fois les yeux...

Adam ne sait pas qu'il a fermé les yeux pour la dernière fois. Partie du fourgon, la balle ricoche contre la vitre blindée de la voiture en suivant exactement les lois de triangulation de la physique. Adam reçoit lui-même la balle entre les yeux. »

— Pas mal ! ai-je dit.

— Ah oui ? Tu penses que ça pourrait être une bonne fin ?

— Mais bien sûr !

J'ai été surprise par la clarté du « bien sûr » qui sortait de ma bouche.

Mais alors que je m'attendais à lire quelque satisfaction sur le visage de l'écrivain, c'est plutôt le contraire qui s'est produit. Il est devenu plus sombre encore, et j'ai eu l'impression que ses jambes flageolaient.

Je lui ai pris le bras.

— Si tu ne t'assieds pas sur le banc, je ne pourrai plus t'écouter, ai-je dit.

L'écrivain a accepté de se laisser guider en pliant son grand corps. Mais à peine assis sur le banc, il a continué de parler.

— Le problème c'est qu'il y a un problème, a-t-il dit en me dévisageant.

On aurait dit qu'il me posait une colle.

— Tu ne devines pas ?

— Non...

— Chère Alice, as-tu remarqué que depuis le début de son récit Adam parle toujours de lui à la première personne ?

— Et alors...

— Et alors as-tu déjà vu un type qui a reçu une balle entre les yeux parler de lui à la première personne ?

J'ai fait quelques pas dans le corridor.

— ... Il y a en effet là une difficulté scénaristique, ai-je concédé.

— Je te l'ai dit, je vais devoir tout reprendre autrement.

L'écrivain avait l'air désespéré et je me suis assise à ses côtés.

— Alors, tu pourrais peut-être écrire qu'Adam meurt seulement un peu plus tard, par exemple dans les bras d'Eva. Celle-ci retrouve Adam blessé au milieu de la foule. Ou alors à l'hôpital, et c'est elle qui raconte la fin de...

— Chère Alice, je me demande si tu ne lis pas trop de romans, m'a lancé l'écrivain.

Oui, des lois secrètes me commandaient de tout reprendre autrement. Et c'est depuis là que mon univers a commencé à ressembler au jeu de l'oie, lorsqu'un malheureux coup vous fait revenir à la case départ.

Au début, j'ai tenté de reprendre des éléments de l'histoire d'Adam qui me tenaient à cœur. Mais réunis abstraitement, ces éléments se désagrégeaient.

Un après-midi, je suis allé dans le jardin et j'ai regardé les nuages et les fumées au-dessus des murs. J'ai pensé que les fumées qui retombaient dans le jardin se transformaient en poussières avant de s'entortiller à d'autres poussières, recréant de nouveaux amalgames de plus en plus complexes. La matière ignorait qu'elle créait des fleurs ou des limaces. Même mes neurones ignoraient qu'ils permettaient ma pensée. Alors, à

mon tour, que pouvais-je saisir de ce qui était en deçà ou au-delà de moi ? La seule chose que je pouvais faire, une fois de plus, était d'avancer.

Et cet après-midi-là, après être revenu à ma table, je n'ai pu que constater que ma main se remettait à écrire.

DEUXIÈME PARTIE

Chère Ève,

Tu m'as demandé l'autre jour d'où je venais et je t'ai répondu que je ne me souvenais pas de mes origines. Pour moi, mon histoire a commencé lorsque j'avais moins de vingt ans.

Je m'appelle Anastasios. Mais c'est là un prénom fictif. Et voici pourquoi :

Il y a cinq ans, un médecin grec en vacances et en train de faire du ski nautique sur les côtes de son pays, m'a retrouvé sans connaissance dans les recoins d'un îlot rocheux... Je respirais à peine et j'avais le crâne fracturé. Comme tu as pu le remarquer, je porte encore une cicatrice sur le front. Le médecin, monsieur Vassilis, m'a d'abord ramené dans la maison de ses parents où il m'a prodigué les premiers soins. Puis il m'a emmené à l'hôpital d'Athènes où l'on m'a soigné durant huit semaines. Lorsque je me suis réveillé, je bredouillais et ne me souvenais de rien. La police a diffusé des photos de moi pour savoir si quelqu'un me reconnaissait. Mais personne ne s'est présenté. Il faut

dire que l'on avait dû me raser les cheveux, la barbe et la moustache et que mon visage était passablement tuméfié.

Le docteur Vassilis est venu souvent me voir et il m'a posé de nombreuses questions auxquelles je ne pouvais pas répondre. Même mon nom, je ne m'en souvenais pas. C'est pourquoi monsieur Vassilis, qui vit depuis de nombreuses années en Suisse où il travaille à l'Hôpital cantonal de Genève, a décidé de me ramener avec lui. Dans cet hôpital, il y a des spécialistes en chirurgie faciale et un centre de psychotraumatologie.

Des examens de mon ossature ont révélé que j'avais moins de vingt ans. Au début, Monsieur Vassilis venait me voir trois fois par semaine et, le week-end, il m'invitait souvent chez lui. Je pouvais m'exprimer dans ma langue, mais pour ce qui était de mon passé, mon amnésie restait complète.

Durant cinq ans Monsieur Vassilis m'a inscrit à différents cours de langue française. Quand il venait me voir, il me parlait toujours doucement, comme à un enfant.

Monsieur Vassilis venait parfois me chercher à la sortie de mes cours dans une grande voiture blanche, et lui-même était toujours habillé avec élégance, portant des chapeaux à large bordure. Quand je le voyais, mon cœur bondissait. J'étais heureux comme un enfant. Oui, un enfant qui avait besoin d'un père.

Tout ce que je suis devenu, je pense que je le lui dois entièrement.

Même mon nom, c'est Monsieur Vassilis qui me l'a donné. Avant de retrouver peut-être ma vraie identité, il me fallait un nom d'emprunt. « Que penses-tu d'Anastasios », m'a demandé un jour monsieur Vassilis ? Anastasios, cela veut dire « celui qui naît deux fois ».

D'abord en grec puis en français, monsieur Vassilis m'a fait lire un certain nombre de livres qui décrivaient notre monde et notre condition. J'ai appris que celle-ci était souvent triste, désespérante. Mais que nous ne devions pas en désespérer nous-mêmes, car alors, nous commençons à reproduire la désespérance du monde. « C'est en ce sens que le désespoir est le péché », me disait parfois Monsieur Vassilis. Monsieur Vassilis m'a donné une « promesse ». C'est ainsi que l'on nomme l'ensemble des paroles qui laissent entendre à un enfant qu'il vaut la peine de devenir grand, que la vie vaut d'être vécue.

C'est après deux ans que j'ai demandé à travailler comme factotum dans les cuisines de l'hôpital. J'étais heureux de me rendre utile. Comme tu as pu t'en rendre compte, j'ai une constitution vigoureuse, et il me faut souvent dépenser ma force. Dans mon travail, à l'hôpital, je me suis fait un certain nombre d'amis, avant de commencer un apprentissage d'aide-infirmier.

Durant cette période, j'ai moins vu Monsieur Vassilis. Celui-ci insistait souvent pour que je quitte le foyer de l'hôpital et prenne un appartement dans la Cité. Mais les psychotraumatologues n'étaient pas de

cet avis, et c'est seulement l'année passée qu'ils m'ont considéré comme suffisamment autonome. J'ai donc pris le deux pièces de la rue du 31-Décembre où tu es venue l'autre soir.

Pour Monsieur Vassilis, si un traumatisme m'avait fait perdre la mémoire, je pourrais peut-être recouvrer celle-ci en situation de confiance. Lui-même a continué de m'aider et il m'a fait promettre de lui écrire régulièrement. Monsieur Vassilis a toujours insisté pour que je laisse repousser cette grosse moustache en fer à cheval (qu'il te plairait de me voir couper), qui pourrait peut-être aider quelqu'un à m'identifier.

Mais ma vie autonome ne m'a pas rendu la mémoire. Et pourtant, elle m'a permis de m'épanouir. Comme tu le sais, en dehors de mon travail, je fais partie de différents groupes d'entraide qui me laissent peu de temps. Nous vivons dans un monde que nous devons changer.

Néanmoins, si nous restons tous les deux ensemble, je te promets de me libérer davantage.

Voilà, chère Ève, la drôle d'histoire qui a été la mienne avant de te rencontrer.

Je te serre dans mes bras de tout mon amour.

Anastasios

— Mais ce n'est plus du tout la même histoire !
a dit Alice en interrompant sa lecture.

Dans son ton, j'ai perçu de la déception.

— Je te l'ai dit, j'ai dû reprendre les choses autrement.

Alice a secoué la tête.

— Je ne comprends pas. Ça va t'obliger à abandonner toute la première partie de ton bouquin !

— Peut-être pas... !

Alice a ouvert de grands yeux. Elle paraissait désorientée.

— Alors là, je ne comprends absolument plus, a-t-elle murmuré.

— Eh bien, si tu ne comprends plus, lis la suite, puisque tu l'as entre les mains...

Cher docteur,

Sachez que j'ai fait la connaissance d'une femme. Elle se prénomme Ève et elle est suisse. Elle a de fins cheveux blonds et un regard très doux. Je l'aime. Je crois qu'elle m'aime aussi...

Il y a quelques jours, je lui ai écrit une lettre dans laquelle je lui ai raconté mon étrange histoire, en lui parlant forcément de vous.

Ève est une jeune infirmière et elle travaille à l'Hôpital universitaire. En plus, comme moi, elle fait partie d'un groupe d'aide aux réfugiés. Et ce n'est pas tout : il y a trois ans, Ève a fait partie de ces volontaires suisses qui partent en mer rejoindre des ONG pour tenter de sauver des migrants. Mais après quelque temps, elle a été arrêtée et détenue un mois dans un camp de réfugiés. Puis elle est tombée malade avant d'être renvoyée en Suisse...

Lorsque j'ai rencontré Ève pour la première fois, je ne saurais vous décrire le sentiment que j'ai

éprouvé : c'était comme si je la connaissais. Ça doit être là une impression due à l'attirance que j'ai tout de suite éprouvée.

Ève, de son côté, ne pense pas m'avoir déjà rencontré. Mais mon sentiment est si singulier que je me demande si Ève ressemble à une personne que j'ai entrevue dans mon passé. Que dites-vous de ça ?

Dans ce cas, ce serait la première fois, depuis plus de cinq ans, que quelque chose remue en moi de ma première vie.

Bien à vous...

Anastasios

Cher docteur,

Excusez-moi de ne pas vous avoir donné de mes nouvelles ces dernières semaines. Il est difficile de trouver du temps quand on vit dans le jardin d'Éden ! Cela fait un mois que je suis avec Ève. Il faut absolument que je vous la présente. Dites-moi quand cela vous paraît possible.

Pour vous donner une idée de qui est Ève, je vous écris la petite histoire qu'elle m'a racontée hier soir :

C'est l'histoire d'une petite fille qui habite le long d'un littoral fait de longues plages où est survenue une terrible tempête. À perte de vue, sur le sable, il y a des petites étoiles de mer échouées. La petite fille les ramasse une à une pour aller les remettre dans la mer. Mais voici que surgit un homme chargé de mesurer le bilan de la catastrophe.

— C'est terrible, dit-il à la petite fille, il y en a des millions. Ce que tu fais ne changera rien. À la fin de ta journée on ne verra même pas la différence...

Alors la petite fille s'approche de l'homme et ramasse à ses pieds une étoile de mer qu'elle va remettre à l'eau.

— Pour celle-là, dit-elle, j'ai fait une différence.

Voilà le genre d'histoire qu'Ève affectionne.

Elle et moi nous sommes maintenant installés dans un appartement au Chemin Neuf. Nous habitons au-dessus d'un petit débit de vin, le *Retardo*, dont les tenanciers sont très ouverts. Nous allons y boire de très bons vins ou manger des saucisses au piment. Il faudrait que je sois écrivain pour décrire notre bonheur. Ève aime aussi beaucoup le cinéma, mais aussi bon que soit le film, nous avons hâte du moment où nous pourrons nous prendre dans les bras et assouvir notre désir. Ève possède une petite voiture et, les jours de congé, nous allons à la campagne. Nous marchons

dans des forêts, nous nous baignons dans des ruisseaux. Un jour, Ève s'est endormie dans une prairie. Je l'ai regardée étendue à mes côtés, avec ses cheveux qui se mêlaient aux herbes des prés.

J'ai souvent parlé de vous à Ève, de votre générosité. Je lui ai décrit aussi votre belle allure, vous qui portez toujours des costumes et des chapeaux élégants. Ève aimerait beaucoup vous rencontrer.

Bien à vous...

Anastasios

Cher docteur,

Ève et moi nous réjouissons de venir chez vous samedi prochain. Dans votre lettre d'invitation, vous me demandez des nouvelles de ma mémoire. Si mon passé ne me revient toujours pas, Ève continue de remuer en moi des impressions singulières. Parfois, en sa présence, je ressens comme les grondements d'un volcan.

Lorsque je pose des questions à Ève sur son arrestation en Grèce, elle reste angoissée. Elle m'a fait comprendre qu'elle a vu là-bas des choses auxquelles elle s'efforce de ne plus penser. J'espère que notre amour et mon écoute pourront aider Ève à se libérer.

Ève ne croit pas en un Être Indicible au-dessus de nous. Elle dit qu'il faut être lucide et toujours suivre ce qui nous semble être la vérité. J'ai dit à Ève que c'était peut-être cela suivre un Indicible.

Ève m'a expliqué pourquoi il existe tant de migrants. Cela est dû au fait qu'au départ, des riches sociétés achètent dans les pays pauvres des terres dont elles exploitent les ressources. Elles proposent d'abord à l'embauche des salaires attractifs. Puis, plus tard, elles vendent leur production à perte à des prix très bas. Si bien que, ne pouvant soutenir la concurrence, les propriétaires autochtones se retrouvent ruinés. Et ils n'ont d'autre solution que de vendre leur terre. Ou parfois de travailler encore sur celle-ci pour des salaires misérables. Mais il arrive que ces pauvres soient de bien mauvais perdants ! À ce point qu'ils décident de migrer, parfois dans des embarcations avec lesquelles ils cherchent à traverser les mers par familles entières dans l'espoir de venir chez nous.

Ève m'a dit que des vidéos ont été prises depuis des petits avions ou des drones qui montrent des embarcations de migrants agressées. Les monstres qui font cela contemplent alors le spectacle infernal de ces hommes, femmes, enfants hurlant et se noyant. La cruauté humaine n'a pas de limite...

Mais dans le climat actuel de notre société, où l'aide devient bientôt condamnée, ces films embarrassent de plus en plus les médias. Pire encore, de grandes organisations de sauvetage en mer dont les

grands bateaux ont sauvé ces dernières années des milliers de vies sont souvent interdits de navigation et bloqués dans des ports.

Ève m'a aussi dit que parmi les personnes qui venaient en aide aux migrants, il y avait parfois des Grecs. Cela m'a fait plaisir, et je me suis imaginé aidant des migrants.

Bien à vous...

Anastasios

Cher docteur,

Ève et moi avons été enchantés du week-end passé en votre compagnie. Pour Ève, votre propriété et son jardin plein de soleil sont un vrai paradis. Cela me fait d'autant plus regretter d'être tombé si brusquement malade le deuxième soir. Moi qui ai maintenant une santé de fer, je m'explique mal ce qui m'est arrivé. Peut-être suis-je resté trop longtemps au soleil. À moins que j'aie abusé de vos délicieuses feuilles de vigne farcies.

Comme vous l'avez remarqué, c'est au cours de la conversation où vous avez évoqué avec Ève la sombre période que vit la Grèce que j'ai été pris de nausées.

Je ne sais comment vous vous y êtes pris pour qu'Ève vous révèle une chose qu'elle ne m'avait pas encore confiée. À savoir qu'après quelques jours

parmi les réfugiés, elle avait été arrêtée pour « indiscipline ». Mais, surtout, qu'elle avait été maintenue dans un baraquement à l'écart du camp, et dans lequel elle avait été dévêtue. C'est suite à cette révélation que je me suis senti sans force.

Je vous avouerai ne pas être tout à fait remis de cet épisode.

Parfois, je ne peux m'empêcher de penser (comme vous l'avez sans doute imaginé vous aussi) que je me suis peut-être retrouvé moi-même, pour une raison que je ne m'explique pas, sur un bateau d'aide aux migrants. Ensuite, blessé à la tête suite à je ne sais quelle échauffourée, j'aurais été laissé pour disparu. Et je ne saurais donc vous dire comment, ensuite, j'ai pu rejoindre cet îlot rocheux où vous m'avez retrouvé. Mais ce que j'aurais vécu m'aurait alors fait perdre la mémoire.

Toutes ces idées ne sont pas très gaies. Il faut que je réussisse à les tenir quelque peu à distance comme de simples hypothèses.

Bien à vous...

Anastasios

Alice m'a rendu les pages.

— Pour l'heure, je ne peux à nouveau que réserver mon opinion.

— Comme tu voudras.

— Bien que ton style me paraisse un peu lourd.

— Avant tu le trouvais léger...

— Justement, tes écrits manquent d'unité.

— Tu trouves que notre monde respire l'unité ?

Alice a haussé les épaules et a fait mine de partir.

Quelque chose est monté en moi.

— S'il existe de mauvais écrivains, ai-je lancé, on peut aussi imaginer qu'il existe parfois de mauvais lecteurs.

En s'en allant, Alice m'a alors adressé par derrière elle un petit geste de rejet de la main qui m'a surpris...

*

Est-ce à partir de cet emportement que la présence d'Alice m'est devenue plus pesante ? Souvent, en écrivant, je pensais à elle, modifiant malgré moi tel ou tel passage.

D'autres fois encore, c'était les personnalités grandissantes d'Ève ou d'Anastasios qui m'obligeaient à biffer un passage. Tous ces « je » semblaient s'être réunis pour écrire à ma place.

Voilà peut-être pourquoi mon livre me semblait s'écrire tout seul.

Un après-midi, alors que je relisais quelques pages écrites la veille, celles-ci me sont apparues étrangères. J'avais certes passablement picolé la nuit précédente, mais tout de même, était-ce bien moi qui avais pareillement changé mon texte ?

Sur le coup, j'en aurais presque soupçonné Alice, tant certaines corrections allaient dans le sens de son esthétisme. Pourtant, c'était bien moi qui avais modifié des passages. Du moins, ma main. Mais qui me faisait écrire ceci plutôt que cela ?

À plusieurs reprises, je me suis demandé si l'écrivain avait encore sa tête. Parfois, je l'entendais crier au cœur de la nuit. Il marchait dans le salon, faisant craquer le parquet, en proie à une vive agitation.

Le lendemain, il restait recourbé dans son fauteuil et je ne pouvais pas lui parler. Au point que je me suis demandé s'il ne fallait pas songer à le faire soigner. S'il lui arrivait quelque chose, ne pourrait-on pas plus tard me le reprocher ?

Un soir, en rentrant vers minuit, j'ai vu qu'il y avait une faible lumière dans la grande pièce. Par la fenêtre, j'ai aperçu la silhouette massive de l'écrivain devant les braises presque éteintes du feu. J'ai frappé à la vitre et la silhouette m'a fait un vague geste d'invitation.

Quand je suis entrée dans la grande pièce du salon, l'écrivain s'est extrait de son fauteuil en tanguant et en se raccrochant aux meubles.

— Puis-je t'aider ? ai-je demandé.

— J'ai l'habitude de tanguer et de me raccrocher aux meubles, m'a répondu l'écrivain.

Il s'est emparé d'une bouteille de porto et d'un verre avant d'entamer un périlleux voyage retour.

J'ai pris moi-même la bouteille pour me servir le fond d'un verre.

— Il fait sombre, je rajoute quelques bûches ? ai-je demandé.

L'écrivain a vaguement acquiescé et j'ai compris qu'il ne serait guère bavard si je n'y mettais pas du mien. Dans la pénombre, le visage de l'écrivain m'a paru d'une tristesse émouvante. J'ai eu envie de le questionner.

— Tu ne penses jamais à des choses gaies ? Tu ne vois jamais d'amis ? ai-je demandé.

Il m'a semblé que des plissements de joie et de tristesse défilaient sur son visage.

— J'avais les meilleurs amis que l'on puisse espérer...

— C'est-à-dire ?

— Nous avons ri pour au moins trente-six générations.

— Et tu ne vois plus personne ?

— Mes amis étaient souvent plus âgés... Et ils

n'étaient pas plus sages...

J'ai attendu un instant avant de continuer.

— Et les femmes, que penses-tu des femmes ?

L'écrivain a levé une main en signe de demande d'attente, avant de boire une gorgée.

— Des femmes, j'en ai connu, il y a longtemps. Elles étaient incroyables...

— C'est-à-dire ?

— Les femmes, elles doivent lutter contre les hommes..., a dit l'écrivain.

— Bien sûr, ai-je dit.

— Mais elles doivent aussi lutter parfois avec leur compagnon contre leur mère ou leur grand-mère.

— À savoir ?

— À savoir que si elles dénigrent trop les hommes, elles se mettent à leur ressembler. Elles nient les millions d'hommes torturés par les hommes.

Je me suis levée pour remettre une bûche qui était tombée.

— C'est certain que je n'aimerais pas ressembler à Pythagore, ai-je dit.

— Qu'est-ce qu'il a fait, Pythagore ? m'a demandé l'écrivain.

— Il a juste dit qu'il existe « un principe bon, qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme, et un

principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme ».

L'écrivain a hoché la tête.

— Ce n'était pas son meilleur théorème !

J'ai attendu quelques instants avant de revenir à la charge.

— Et ta femme ?

— C'était ma chérie, mon amour ...

L'écrivain s'est mis à regarder le ciel

— ... Des conneries, j'en ai fait plus d'une, c'est certain. Mais j'avais une santé de fer. Et c'est ma femme qui s'est éteinte avant moi.

Puis l'écrivain m'a fixée.

— Mes conneries, elles auraient pu faire l'objet d'un long recueil. Mais toujours est-il que c'est dans une forme littéraire que j'aimerais exprimer les derniers tréfonds de ma pensée.

J'ai regardé les bûches qui commençaient à prendre feu.

— Et ils disent quoi, les tréfonds de ta pensée ?

— Ils disent qu'ils s'obscurcissent... Ils disent que naguère, même lorsque la réalité m'apparaissait absurde, je valorisais ma lucidité devant le monde. Mon existence entière s'étirait d'une seule ligne avec l'assurance d'un horizon. À présent, c'est cet horizon lui-même qui s'estompe...

La lumière du feu éclairait maintenant la pièce et je distinguais plus nettement le visage de l'écrivain. J'ai pensé qu'il était très vieux, un vieux géant racorni, encore plus vieux que ses amis qui n'étaient plus là.

— Qu'est-ce qu'ils avaient de si intéressant, les écrivains de ton temps ? ai-je demandé.

— Ce n'était pas les écrivains qui étaient plus intéressants, c'était l'époque...

— C'est-à-dire ?

— Un temps où d'invisibles semences envahissaient nos cervelles, où la fiction dansait encore avec la réalité...

L'écrivain s'est brusquement courbé en avant et on aurait dit que c'était son regard même qui attisait les flammes.

— ... Nous étions des funambules. Le langage était une trame sur laquelle nous nous déplaçons le long d'invisibles murailles. Des abîmes s'ouvraient devant nous que nos esprits réussissaient toujours à combler. Nous survolions des dimensions où tout devenait possible. Le monde des pensées était notre seul monde.

Et là-dessus, l'écrivain s'est renfoncé dans son fauteuil. Puis il a fermé les yeux, avant que sa tête ne roule doucement sur sa poitrine.

Lorsque je me suis levée discrètement, le feu s'est mis à gémir bizarrement, peut-être à cause d'une poche de gaz. Je me suis éloignée et j'ai entrouvert la porte du salon sans faire de bruit.

— ... C'est sans doute une poche de gaz, a marmonné l'écrivain derrière moi.

*

Depuis cette soirée, lorsque j'entrais le soir dans la grande pièce du salon, le visage de l'écrivain s'est mis à refléter immuablement le sérieux. Son regard restait rivé sur je ne sais quels spectres dansant sur le feu.

Maintes fois, je lui ai conseillé de sortir ou d'aller au moins respirer l'air du jardin. Mais l'écrivain prétextait qu'il était fatigué, qu'il faisait trop froid ou trop chaud. Ou que le vent faisait tomber le parasol.

Les rares fois où il sortait, il ne restait dehors que quelques minutes, figé comme un épouvantail. Ce n'est que lorsqu'il revenait que je le voyais un peu incliner la tête à gauche ou à droite, comme si le traversait encore quelque message venu de je ne sais quel coin de la galaxie.

Un matin, j'ai trouvé dans la cave une grosse brique en ciment, trouée en son centre, et dans laquelle je suis allée fixer le parasol. Mais l'écrivain ne s'est jamais installé là-dessous.

*

Aurais-je pu deviner la tournure qu'allaient prendre les événements ? Les longues veilles de l'écrivain ne faisaient qu'accumuler en lui une grande tension et je le percevais étreint d'un sentiment de rejet envers lui-même. J'en venais à haïr son époque, son éducation, sa morale mortifère, son stupide Indicible.

De plus en plus, dans la grande pièce du salon, nous étions cernés par le silence.

— Ce fauteuil est bien vieux, disais-je pour meubler la conversation.

L'écrivain se contentait de hocher la tête.

— Je crois bien que j'ai vu une étoile filante, disais-je à d'autres moments.

— Laisse-la filer, répondait l'écrivain.

Parfois j'essayais de parler cuisine :

— Avec mes amis, hier soir, nous avons mangé une paella géante.

En désespoir de cause, je cherchais un dernier sujet.

— Ces murs gris, devant la maison, il faudrait peut-être les repeindre.

*

Au bout d'un certain temps, lorsque j'allais tenir compagnie à l'écrivain, je lui ai amené moins d'alcool. Cela dans le dessein qu'il reste en meilleure forme pour écrire. Ensemble, on se regardait de vieilles séries télévisées remises au goût du jour, comme *L'inspecteur Colombo*, où le spectateur, lorsqu'il se met à la place du coupable, finit par se demander s'il pourra échapper à son destin.

Après le film, je prétextais du travail ou me disais gagnée par le sommeil. L'écrivain trouvait alors la force d'aller s'asseoir à son bureau.

Là, il devait regarder un moment la nuit à travers la fenêtre, et je l'imaginais prendre une dernière inspiration avant de plonger en apnée dans son monde sans dimension.

Cher docteur,

Cela fait un mois que nous sommes venus chez vous. Depuis qu'Ève vous a rencontré, elle est différente. Il me semble qu'elle a davantage envie de parler de son passé. Dans ces moments, je vois son visage se durcir. Je sens sa résolution d'affronter ce qui la tient prisonnière.

Ève dit qu'elle ne pourra jamais pardonner. Je lui ai dit que c'était là ce qu'espèrent toujours les tortionnaires. Qu'ils n'espèrent même que cela.

Jusqu'à présent, j'ai plutôt encouragé Ève à se confier. Mais depuis quelques jours, les horreurs dont elle ne me parle qu'à mots couverts créent en moi une insidieuse souffrance. La nuit, j'ai de la peine à dormir. Je me réveille en sueur, empli de haine face à la barbarie humaine. L'image d'êtres que l'on repousse dans la mer me revient sans cesse. Comment est-il possible de faire de telles choses ?

La foi que vous m'avez inculquée me dicte de prendre tout cela comme une épreuve. Oui, il s'agit là d'une période dont Ève et moi réussirons à sortir.

Bien à vous...

Anastasios

Cher docteur,

Si je vous envoie cette lettre, c'est après avoir tenté en vain de vous téléphoner. Sachez que j'ai fait cette nuit un autre rêve : je nageais dans la mer et, autour de moi, l'eau était rouge de sang.

Ève dit que j'ai pu faire ce rêve suite à ses révélations ou à des reportages.

J'espère que vous pourrez me contacter quand vous m'aurez lu, car je ne sais plus où j'en suis. En racontant mon rêve à Ève, il m'a semblé qu'elle souriait. Ève pense que je suis surmené. Pour elle, ce qui m'arrive n'est pas forcément une mauvaise chose : si la mémoire me revient, je pourrai peut-être retrouver de la parenté qui me croyait mort.

Bien à vous...

Anastasios

Cher docteur,

Nous avons reçu votre carte des Antilles. Vous n'étiez donc pas là ! En rentrant, vous trouverez mes lettres précédentes et celle-ci... Lisez-les dans l'ordre.

Contactez-moi dès que vous le pourrez, docteur, je ne suis plus le même.

J'ai expliqué à Ève que ses témoignages d'horreur distillés au compte-gouttes deviennent un supplice. J'ai parfois l'impression qu'Ève veut me faire payer ce que lui ont fait subir les gens de mon pays.

L'autre soir, je me suis emporté. J'avais une voix que je ne me connaissais pas. À un moment donné, je suis parti dans un drôle de rire nerveux qui a blessé Ève. Elle m'a dit que je ne devais plus jamais rire ainsi. Sinon, elle partirait... J'ai fondu en larmes en demandant à Ève de me pardonner.

Je continue de vous écrire cette lettre-ci sur plusieurs jours, puisque vous n'êtes pas là...

Dehors, il y a du soleil, mais en moi, il fait sombre.

Hier, Ève m'a dit qu'elle avait pris une semaine de congé. J'étais content pour elle, et le soir nous sommes allés au cinéma. Mais à la sortie nous nous sommes querellés. Je ne sais pas ce qui se passe, même les attentions d'Ève provoquent en moi de la gêne. Entre nous s'est installée une brume que nous n'arrivons plus à dissiper.

Ce soir, Ève m'a décrit les camps de réfugiés, ce qu'elle devinait dans certains baraquements qui étaient tenus à l'écart. Je n'ai plus supporté. J'ai saisi Ève et j'ai plaqué ma main sur sa bouche. Son regard de haine m'a alors transpercé.

Je suis allé me calmer dans les rues. Lorsque je suis revenu, Ève n'était plus là. Nulle part je n'ai trouvé de mot.

Docteur, cela fait deux jours qu'Ève est partie.

Ce matin, au hasard de mes errances, je me suis retrouvé dans le Jardin botanique. Il y avait là, assise sur un banc, une jeune femme portant une longue chevelure très abondante. Une fleur est tombée sur son banc, qu'elle a ramassée pour la piquer dans ses cheveux. J'ai alors éprouvé une sorte d'illumination, comme si j'avais déjà connu cette personne. Oui, devant cette femme et son épaisse chevelure j'ai éprouvé un obscur sentiment de réminiscence, un peu semblable à celui qui m'a saisi chez vous... D'un ton impératif, j'ai alors demandé son nom à cette jeune femme. Et comme elle refusait de me le donner, j'ai saisi de force le grand sac en jute qu'elle portait pour essayer de trouver son identité ! Un jeune homme à l'air très doux est alors arrivé. Nos regards se sont croisés et j'ai alors compris la grossièreté de mon comportement avant de m'enfuir.

Cher docteur, j'entends le couvercle du volcan trembler...

Aujourd'hui, je pense qu'Ève ne veut peut-être plus de moi. Je m'efforce de me souvenir des valeurs que vous m'avez inculquées. Tout à l'heure, je me suis rappelé ces paroles que vous m'avez dites un jour : « Tout peut nous arriver. Nous pouvons connaître l'échec amoureux, être jetés en prison, être atteints d'une maladie. Et peut-être que la rencontre d'un nouvel amour, un changement de régime politique ou les progrès de la médecine pourront nous redonner le sourire. Mais viendra forcément un jour où plus personne ne pourra nous ôter notre désespoir, et il faudra bien alors que nous guérissions de ce mal lui-même. »

Docteur, jamais comme aujourd'hui je n'ai autant désiré savoir qui je suis.

Chaque nuit, je fais le même cauchemar, je sombre. Je n'en finis pas de sombrer dans un abysse sans fond.

Bien à vous...

Anastasios

*

Cher docteur,

Je vous écris depuis l'avion Genève-Athènes. Celui-ci atterrira dans une heure. Arrivé là-bas, la première chose que je ferai sera de vous envoyer cette dernière lettre-ci.

Comme je vous l'ai expliqué ces derniers temps, ma mémoire me revenait par bribes. Et puis, avant-hier, dans la nuit, le couvercle du volcan a sauté. Tout m'est revenu en mémoire : la vérité dans toute

Dans toute quoi ?

J'ai eu beau chercher et retourner les pages, je n'ai rien trouvé. L'écrivain ne pouvait tout de même pas s'être arrêté au beau milieu d'une phrase. Il avait forcément oublié de me donner la suite de son texte.

Il était tard et j'ai hésité à aller frapper à la porte du salon. Je n'entendais aucun bruit. L'écrivain s'était-il pour une fois endormi de bonne heure ?

Je me suis glissée dans le corridor où j'ai vainement tendu l'oreille. Ne serait-ce pas un doux réveil pour l'écrivain, que je lui demande avec intérêt la suite de son texte ?

Mais ne fallait-il pas aussi respecter le sommeil de cet insomniaque ?

C'est en revenant sur mes pas, dans la pénombre, que j'ai aperçu sur la porte de ma chambre la tache plus claire d'une enveloppe

épinglée. Je suis entrée dans ma chambre pour allumer.

Sur l'enveloppe, il était écrit ceci :

Chère Alice,

Assieds-toi, s'il te plaît, avant de lire ces quelques lignes...

Je suis allée m'asseoir sur mon lit et j'ai ouvert l'enveloppe. Une lettre manuscrite se trouvait à l'intérieur.

Chère amie,

À l'heure où tu liras ces quelques lignes, je ne serai plus de ce monde...

Pardonne-moi, chère Alice, de te créer un tel choc.

Sache que je pars sans regret. J'estime avoir fait mon temps et suffisamment cherché à comprendre notre drôle de monde. Mais l'aube de ce matin était simplement une aube de trop.

Je suis heureux de t'avoir rencontrée. Prends soin de toi, je sais que tu es une personne de valeur et que dans ton existence, tu sauras faire de belles choses...

Sans lire la suite, je me suis précipitée dans la grande chambre du salon.

La pièce était vide. Je suis allée partout de la cave au grenier, appelant ou criant.

Mon premier réflexe a été de penser à une

affreuse plaisanterie, une telle idée ne pouvant naître que dans la cervelle d'un vieil écrivain de série noire en phase de désintégration mentale.

Pourtant, dans le même temps, quelque chose m'a retenue de penser cela.

Je n'ai fait qu'errer à travers la maison en continuant d'appeler, avant de retourner dans ma chambre lire la suite de la lettre :

(...) Alice, comme j'aimerais que tu gardes un bon souvenir de ma personne, j'ai d'abord pensé te léguer ma maison et ce qu'elle contient. Mais renseignements pris, les lois de ce pays ne me le permettent pas. Néanmoins, tu peux rester dans la maison. J'ai payé toutes mes factures à l'avance. Pour ne pas éveiller l'attention, tu peux relever mon courrier.

Si tu as un jour des ennuis, tu n'auras qu'à montrer cette lettre en disant que tu n'as rien fait d'autre que de respecter mes dernières volontés.

Pour ce qui est de mon drôle de roman, qui ne m'a d'ailleurs jamais appartenu, jette-le au feu. Ou, s'il te vient l'idée saugrenue de vouloir le garder en souvenir, retiens ce que bon te semblera, selon ton droit élémentaire de lectrice.

À toi de voir.

Encore une fois, sache combien je suis heureux de t'avoir connue. Tu ne t'en rends peut-être pas compte mais par ta jeunesse, ta franchise, tu n'as fait qu'égayer la fin de mon existence.

Ton vieil ami l'écrivain

J'ai marché un jour entier dans la maison, incapable de dormir ou de me sustenter.

Le deuxième jour, je suis allée respirer l'air du jardin. C'est là que j'ai vu que la brique en béton du parasol avait disparu. Je l'ai cherchée partout sans la trouver.

Ensuite, je suis retournée dans le jardin cueillir quelques fleurs que j'ai déposées dans un vase sur le bureau de l'écrivain.

Depuis trois jours, je vais à tout moment regarder dans la grande chambre ou m'asseoir au bureau de l'écrivain, dans l'espoir de trouver une explication.

Mais le bureau et les étagères de la bibliothèque qui l'entourent débordent de milliers de pages et d'annotations dont j'ai peine à déchiffrer

l'écriture. La plupart des pages sont écrites à la main, elles sont utilisées recto verso et les interlignes sont remplis de notes au stylo ou au crayon. Les marges, également, en sont envahies. D'abord la partie supérieure, qui se prolonge généralement dans la marge de droite avant de faire parfois le tour complet de la page avec de multiples flèches. De surcroît, beaucoup de ces notes renvoient à d'autres, plus petites. Lorsque l'écrivain manquait de place, il prenait un stylo plus fin qui lui permettait, dans une écriture microscopique, d'utiliser les derniers interstices disponibles. Nombre de ces passages sont accompagnés de chiffres et de lettres. Sans doute que ces annotations renvoient à des cartons plus volumineux qui se trouvent au bas des étagères, puisque ceux-ci sont également recouverts de lettres et de chiffres. Des cartons à l'intérieur desquels se trouvent d'autres piles de pages reliées par des ficelles. Ces piles sont parfois séparées par des enveloppes gonflées de billets en tout genre sur lesquels l'écrivain avait griffonné ses idées.

Cet après-midi, j'ai commencé à lire quelques-uns de ces billets. Mais après quelques heures de décryptage, la tête s'est mise à me tourner.

En désespoir de cause, je n'ai fait à nouveau que déambuler dans la grande pièce du salon, tout en me mettant à puiser des petites gorgées d'alcool dans la réserve du buffet.

À l'heure du journal, j'ai branché la télévision avant de l'éteindre. Malgré la chaleur de l'été, j'ai allumé quelques bûches dans la cheminée et je me suis mise à regarder les ombres dansantes du plafond. J'ai l'impression que s'opère en moi quelque chose qui ne se met en place que dans les lueurs du feu et les volutes de l'alcool.

Hier, à la nuit tombante, j'ai vu une ombre derrière la grille du jardin. Elle est restée là quelques secondes, comme si quelqu'un regardait vers la maison. Depuis ce moment, je n'ai pu m'empêcher d'imaginer que c'était l'écrivain. Celui-ci n'était pas plus mort que vous ou moi.

Ne croyez pas que cette ombre ressemblait à l'écrivain ou n'y ressemblait pas. Non, ce n'était qu'une ombre furtive au crépuscule. Mais peu après, je me suis mise à imaginer que l'écrivain était peut-être bien vivant, par exemple dans un bar, tranquillement accoudé à un zinc, avant d'aller dormir dans un hôtel. Oui, comme chaque soir depuis quelques jours, en train de boire un calva à la santé de ma pomme !

Heure après heure, cette idée a commencé à m'obséder. Ce roublard s'était joué de moi. Je ne savais dans quel but. Ou alors, dans celui que je reprenne son drôle de roman en panne sèche...

C'est ça : le comble de la bassesse cachée :
« Chère amie, toi dont le métier est de lire chaque jour de la littérature de nos temps modernes, ne voudrais-tu pas terminer mon roman à ma place, en échange de quoi je te laisse squatter ma demeure. »

Encore un peu et je me laissais prendre au piège...

Ce matin, en regardant le ciel changeant, je m'en veux de mes soupçons. La dépouille de mon ami ondoie sans doute quelque part au fond du lac, les pieds lestés d'une brique en ciment. Je lui reproche seulement de m'avoir abandonnée. Peut-être même est-ce de ma faute. Sans doute ai-je trop exprimé de critiques à cet être sensible, cet écorché vif qui pourtant me félicitait de ma franchise.

Et n'est-ce pas moi qui ai amené la brique de ciment pour le parasol ?

C'est sûr, je vais ternir le roman de l'écrivain à sa place. Je vois les pages de son livre devant moi, sur le bureau. Eh bien, entre celles-ci, je vais glisser mes propres pensées, et ceci depuis le début. Depuis cette petite discussion où j'avais

demandé à l'écrivain pourquoi il entrecoupait son roman avec nos banales conversations. Cela demandera peut-être du temps, mais peu importe le temps qu'il faudra.

La difficulté sera de terminer l'épilogue d'Anastasios. Je ne m'occuperai de cette maison qu'une fois tout cela accompli.

Les humains tissent entre eux des sortes de fils invisibles. C'est ce que je comprends depuis que l'écrivain n'est plus là. Chaque jour, depuis une semaine, je ne fais que parler à un fantôme. Je dois maintenant capter son esprit.

Mon vieil ami le disait : les personnages de fiction n'appartiennent pas à notre dimension, et pourtant ils peuvent nous parler et nous émouvoir. Ils peuvent devenir célèbres et influencer bien plus le monde que des personnes réelles. Leurs actes, qui n'existent pas, ont néanmoins la capacité de nous pousser à accomplir des exploits, à prendre les armes ou à baisser leurs canons.

Les personnages de fiction font partie de ce tissu du langage qui peut sauter d'un lieu du monde à un autre, ce vent qui traverse le temps pour se réinsuffler dans l'Histoire et la modifier.

Mon ami s'est dissous pour sa propre conscience, mais pour moi, il n'est pas plus mort

que s'il était parti pour un long voyage. En terminant son roman, je vais démultiplier le nombre d'autres consciences de lui.

Non, ce ne sera pas son stupide Indicible qui va le ressusciter d'entre les morts, ce sera moi, ou vous, chères sœurs lectrices ou chers frères lecteurs. Son âme errante va se démultiplier comme des petits pains. Laissez son esprit géographier vos neurones et, par le doux souffle de votre regard, chatouillez-le dans son néant.

Ce matin, j'ai terminé l'épilogue d'Anastasios. Puis j'ai relu ma prose à la suite des dernières lignes de l'écrivain.

Voici :

Cher docteur,

Je vous écris depuis l'avion Genève-Athènes. Celui-ci atterrira dans une heure. Arrivé là-bas, la première chose que je ferai sera de vous envoyer cette dernière lettre-ci.

Comme je vous l'ai expliqué, ces derniers temps, ma mémoire me revenait par bribes. Et puis, avant-hier, dans la nuit, le couvercle du volcan a sauté. Tout m'est revenu en bloc : la vérité dans toute... son horreur.

C'est drôle, je me nomme Anastasis, presque le même prénom que celui que vous m'aviez choisi.

J'avais dix-neuf ans quand vous m'avez retrouvé sur l'îlot, et mon métier, c'était d'être un jeune pêcheur. Ce jour-là, je m'étais éloigné des côtes et, après une dure journée, j'étais en train de ramener mes filets sur ma barque. C'est alors que j'ai aperçu au loin un bateau de migrants. C'était un bateau gonflable débordant de passagers. Et c'est peu après que j'ai vu un autre bateau plus rapide et en fer, qui fonçait. Il y avait à son bord quatre ou cinq personnes qui portaient des cagoules et gesticulaient. Arrivés à la hauteur du bateau des migrants, ils ont essayé d'entrer en collision avec lui. J'ai alors voulu venir en aide à ces migrants, mais le temps d'arriver sur place, tout le monde était déjà dans l'eau.

C'est grâce à ma constitution vigoureuse que je n'ai pas hésité à sauter sur le bateau des assaillants. J'ai même réussi à précipiter son conducteur à l'eau. Mais mes agresseurs étaient trop nombreux, et l'un d'entre eux a dû m'assener un coup sur le front, ce qui m'a assommé et probablement fait tomber à l'eau. Ne me voyant pas remonter, les fous du bateau ont dû se demander si j'étais mort.

Mais le destin en avait sans doute décidé autrement. Une fois sous l'eau, le froid de la mer m'a réveillé, et j'ai eu le réflexe de me laisser couler. Durant ma jeunesse, mes amis et moi faisons souvent des concours d'apnée. Quand je suis remonté, j'ai vu que, grâce au courant de la mer, le bateau des agresseurs était à une cinquantaine de mètres, cela avant que je ne replonge encore. Lorsque je suis

remonté la deuxième fois, j'ai vu que le bateau n'était plus là et j'ai pensé que ses occupants m'avaient sans doute laissé pour mort.

Comment j'ai réussi à nager jusqu'au petit îlot rocheux où vous m'avez retrouvé, je m'en souviens mal. Bien que me soit déjà revenu l'autre jour ce souvenir dont je vous ai parlé où je nageais dans une eau rouge de sang.

La suite, cher docteur, vous la connaissez comme moi.

Bien à vous...

Anastasios

Après avoir relu ma prose, j'étais relativement contente. Je me suis demandé si l'écrivain aurait songé à tout ça.

C'est un peu plus tard que je suis retournée m'asseoir au bureau de l'écrivain. Pourquoi avais-je déposé tous ces cartons ? Et pourquoi quelque chose m'empêchait de détacher mon regard de toute cette masse de poussière ?

Cela fait une semaine que je lis une petite partie des notes de l'écrivain que je n'arrive pas, pour la plupart, à décrypter. En même temps, je ne peux m'empêcher de relire des passages du roman. Les gonds de chaque page m'ouvrent désormais à d'étranges dimensions où tout devient possible.

Parfois, je vais marcher dans la grande pièce en faisant craquer le parquet. Je me parle à haute voix, comme pour conjurer le désordre de ma tête.

Chaque soir je regarde la lune à travers la fenêtre. Avant, je la regardais déjà, sans savoir pourquoi, mais cela ne me dérangeait pas de ne pas le savoir. Je survolais le monde et ses gouffres. À présent, un autre déplie ses ailes en moi. Je reste dans la transparence bleutée, le pur présent, heureuse de n'être moi-même qu'une ombre. Des pensées que je n'arrive pas à mettre en mots traversent mon espace comme des comètes. Elles

ne cessent de s'organiser toutes seules. L'écrivain avait raison, la fiction danse avec la réalité. Seules les légendes insufflent aux humains la force d'accomplir les prouesses des légendes.

*

Je suis entrée dans un monde où les pensées sont devenues comme palpables.

Lorsque je vais m'approvisionner dans la réserve, j'ai l'impression de tanguer avec l'écrivain. Ou encore, j'ai l'illusion que les murs vacillent sous les lueurs du feu alors que la cheminée est éteinte. Ou encore, je me couche sur le sol de la grande chambre et la lumière nocturne qui m'entoure me donne l'impression d'être sous l'eau.

Je flotte... C'est ça, je me mets à flotter au milieu des personnages du roman de l'écrivain. Couchée sur le sol, il me semble nager au côté d'Eva, ou avoir coulé avec son père et ses pinces, ou sa mère dont l'épaisse chevelure ondoie autour de moi. J'entends d'autres êtres aussi, dont les plaintes résonnent dans l'eau.

Je suis entrée dans un monde où les pensées sont devenues matérielles. Oui, j'ai le sentiment d'être en train de migrer dans un monde nouveau,

un monde où les pensées deviennent mon seul monde.

Tel est mon singulier état depuis la disparition de mon ami. Et je ne sais plus où m'arrêter.

Ce que je sais seulement, c'est qu'après avoir inséré mes propres pensées entre certaines pages du roman, il me faudra changer le prénom d'Alice, pour que mes employeurs n'aient pas de soupçon.

L'écrivain ne le saura pas. À moins qu'il n'ait tout prévu. À moins que son sens de l'intrigue n'ait été à ce point machiavélique... Je me souviens de sa réponse quand je lui avais dit qu'il devait tout recommencer : « *Peut-être pas...* »

*

Cet après-midi, j'ai pris mon ordinateur pour aller travailler sur la chaise longue du jardin. À un moment donné j'ai fermé les yeux. Il y avait du soleil et je sentais sa chaleur sur mes paupières. Mais en même temps que je sentais ce soleil, je ravivais le feu de la cheminée ou servais une rasade à l'écrivain. Oui, comme si nous étions encore assis dans les vieux fauteuils de la grande chambre du salon au moment du couchant, à parler d'Adam ou d'Eva ou de l'Indicible, dans ce lieu hanté de nos différentes présences.

*

C'est en fin d'après-midi que j'ai fait de l'ordre sur le bureau de l'écrivain. Sous un carton posé près du divan, je suis tombée sur une nouvelle série de pages. Des pages qui avaient dû glisser sur le sol et m'échapper. Au haut de celles-ci se trouvait la note suivante :

Anastasios, suite et fin

Mon cœur a bondi. Je me suis assise fébrilement pour lire les quelques pages suivantes :

Cher docteur,

Je vous écris depuis l'avion Genève-Athènes. Celui-ci atterrira dans une heure. Arrivé là-bas, la première chose que je ferai sera de vous envoyer cette dernière lettre-ci.

Comme je vous l'ai expliqué, ces derniers temps, ma mémoire me revenait par bribes. Et puis, avant-hier, dans la nuit, le couvercle du volcan a sauté. Tout m'est revenu en mémoire : la vérité dans toute son horreur... Une vérité que je vous dois, mais que je ne sais comment vous révéler.

Docteur, sachez que je n'ai jamais été auprès de migrants sur des bateaux, ou aidant des réfugiés dans des camps. Non, j'ai moi-même fait partie de ces escadrons de fous furieux qui partaient couler des embarcations...

Pardonnez-moi, docteur, de vous révéler cela dans cette lettre terrifiante. Pardonnez-moi de vous décrire ci-dessous ce qui m'est revenu précisément en mémoire. Mais vous devez savoir qui est le premier homme que vous n'avez pas connu.

Bien sûr, je ne peux m'empêcher de me demander si vous n'avez jamais eu de soupçons. Dans ce cas, vous comprenez qu'un même être peut devenir tout autre selon qu'il rencontre l'amour ou la haine. Et le premier Anastasios n'avait sans doute pas reçu de promesse.

La seule chose que je puisse encore faire, avant d'aller me dénoncer, est de me laver du soupçon de vouloir me disculper.

Habituellement, dans le cœur des hommes, il y a une petite porte par laquelle nous pouvons laisser entrer notre semblable. Mais la précarité, la peur avaient cimenté cela, ne laissant en chacun de nous qu'une meurtrière.

Voici mon histoire :

Je secondais souvent un gardien de camp, car je ne supportais pas ces vagues de migrants qui nous

envahissaient. Un jour, un de nos chefs, que certains surnommaient *O Choirino*, m'a envoyé chercher du matériel dans un camp voisin. De retour, en passant devant un baraquement de personnes enfermées pour « indiscipline », mon chef m'a demandé si je voulais voir une jolie créature. Devant mon acquiescement, il m'a amené près d'une porte où il a ouvert un petit rideau qui faisait office de judas. Lorsque j'ai regardé par cette ouverture, j'ai vu une femme avec de fins cheveux blonds qui se mettait à quatre pattes en me tournant le dos. Les gardiens du camp attendaient de statuer sur son sort, se méfiant des appuis que pouvait trouver la jeune étrangère, qui était suisse.

Dès mon arrivée à Athènes, j'expliquerai que j'étais devenu un monstre, un être n'éprouvant plus aucun sentiment de culpabilité.

C'est un après-midi d'été que notre chef est revenu avec des lunettes d'approche en main. Il nous a demandé, à moi et quatre autres individus, de nous « occuper » d'un nouveau bateau de migrants qu'il venait de repérer au large. Il s'agissait d'une embarcation gonflable où s'entassaient une vingtaine de personnes. Nous avons pris nous-mêmes un bateau rapide. Mes complices et moi-même nous sommes mis à boire de l'alcool et nous avons enfilé des cagoules. Nous nous sommes vite retrouvés dans un état terrifiant, un mélange de haine et de libération. Oui, comme si, pour la première fois, il nous était

officiellement permis de commettre l'impensable : détruire l'autre !

Je me souviens de mes compagnons qui criaient leur haine, mais c'est moi-même qui ai sauté à l'eau pour aller crever le bateau des migrants. C'est alors qu'une femme qui se tenait à l'avant et portait une chevelure abondante a saisi une rame avec laquelle elle m'a frappé de toutes ses forces.

Vous savez tout, docteur...

Aussi terrible que cela sera pour moi, il me faudra trouver le courage de parler à la commission.

Peut-être ne nous reverrons-nous jamais.

Dans ce cas, merci, pour tout docteur. Merci, pour toujours...

Anastasios

Après avoir lu la fin du récit d'Anastasios écrite par l'écrivain, je me suis couchée en arrière sur le divan du salon. Un son s'est mis à sourdre de ma bouche, une sorte de supplication...

Plus tard, je suis sortie de la maison. Le ciel était rempli d'étoiles et il n'y avait aucun souffle. Sans réfléchir, j'ai longé les rives du lac jusqu'au pont du Mont-Blanc, m'efforçant de scruter les eaux profondes.

J'ai compris qu'un abîme s'était ouvert en moi que seul mon esprit pourrait combler.

À travers l'eau, je voyais les différents visages de l'écrivain. Je voyais sa passion et sa souffrance. Je voyais son regard mielleux lorsqu'il me donnait à lire ses textes. L'écrivain n'avait eu pour seul interlocuteur que son univers de funambule, et

pourtant, je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'il avait fini par réussir. Il avait déroulé quelques-unes de ses obscures méditations pour en faire palper la consistance à un autre esprit que le sien : le mien. Un soir, en le regardant rêvasser face aux ombres du plafond, les flammes du feu avaient dû éclairer ses yeux. Et à mon insu, par je ne sais quelle alchimie, certaines de ses pensées s'étaient mises à fornicer avec les miennes, engrossant ma cervelle.

Hier j'ai pensé pour la première fois que je vais bientôt devoir quitter cette maison. Pour un temps, je vais quitter Genève aussi. J'ai lu sur internet que SOS Méditerranée cherche toutes sortes de bénévoles. Je vais chercher à m'engager auprès d'eux, à m'immerger davantage dans ce monde sans dimension de l'écrivain où la fiction danse avec la réalité. Oui, dans ce tissu du langage qui peut sauter d'un lieu du monde à un autre et traverser le temps pour se réinsuffler dans l'Histoire et la modifier.

*

Quand je m'assoupis, je fais toujours le même songe où l'écrivain est vivant. Puis quelque chose bouge derrière lui et je comprends que je rêve. Je

suis alors envahie par une immense tristesse, car c'est à ce moment-là que l'écrivain me regarde, l'air de m'interroger. Si bien que pour pouvoir lui répondre, je m'efforce de ne pas me réveiller. Je n'ose pas lui apprendre qu'il fait partie de mon rêve, qu'il n'existe pas. Je n'ose pas lui dire qu'il avait peut-être raison, qu'il n'est qu'une illusion, que la grande chambre n'est qu'un rêve, que nous n'existons pas, que je ne suis pas une lectrice. Que tout ça n'est que bobards.

*

Lorsque j'en aurai terminé, je glisserai ce roman parmi les manuscrits que mes employeurs me demandent de lire. Je n'aurai qu'à leur dire que cet ouvrage était sans adresse.

C'est ça, je leur dirai qu'on ne sait pas qui l'a écrit.

Remerciements

À ma famille et mes amis pour leur soutien.

À Paulette, Daniel et François.

Du même auteur

On disait, Zoé, 1990

Le fil qui chante, Zoé, 2002

NE, Éditions d'autre part, 2006

Expressions du monde, L'Âge d'Homme, 2017

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
Claude Alain Augsburg, *L'Illusion d'exister*, 2022
Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
René Jacot, *Passion Athlétisme*, 2023
Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020
PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
Denis Gabriel Müller, *Poèmes nomades*, 2023
Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur
et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du
patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
Edgar Tripet, *Exils*, 2022
Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage composé par l'auteur et l'éditeur

Couverture imaginée par l'auteur et
réalisée par Joanne Matthey, codco.ch

Imprimé sur papier FSC par

Imprimerie Monney Service

La Chaux-de-Fonds

ims-imprimerie.ch

février 2023

ISBN 978-2-9701473-6-9



editionssurlehaut.com

Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien

TRAVERSÉES

Une jeune migrante syrienne traverse la mer. Une jeune lectrice traverse un roman. Telle est l'étrange mise en abyme de ce livre.



Jean-Pierre Bregnard, né à Neuchâtel, est marié et père de trois enfants. Il vit depuis longtemps à La Chaux-de-Fonds et en Bourgogne. Il a écrit *On disait*, puis *Le Fils qui chante*, édités chez Zoé et NE, édité aux Éditions d'autre part. Il s'est ensuite attelé à un long travail de vingt-trois ans sur les expressions équivalentes dans le monde avec une vingtaine de bilingues, *Expressions du monde*, édité à L'Âge d'Homme (expressionsdumondenet.wordpress.com). *Homo Spiritus ?*, un ouvrage philosophique, puis *Traversées*, sont ses derniers livres.



ISBN 978-2-9701600-6-9



9 782970 160069